LETTRES SUR LA SUISSE.

DEUXIÈME PARTIE.

ANCIEN ÉVÊCHE DE BALE.

Ire LETTRE.

BALE, ce 5 juillet 1823.

A Monsieur Auguste B. Desnoyers.

NOTRE premier soin en arrivant à Bâle a été de secouer et de perdre, autant que possible, l'impression des images qu'on trouve à ses portes, pour mieux nous pénétrer du charme de celles que nous offre son enceinte. Les ruines d'Huningue sont un objet agréable pour des yeux bâlois; et le patriotisme helvétique peut s'exalter à la vue de ce vieux monument de la grandeur de Louis XIV, couché sur la poussière. Mais des Français doivent en détourner leurs regards, presser leur course et étouffer un soupir.

Nous voici donc à Bâle, où nous foulons de nouveau le sol helvétique, et d'où nous allons recommencer des courses, qui ne seront pas pour vous sans intérêt, pour vous, qui les suivez de loin avec l'œil exercé d'un artiste, avec l'âme sensible d'un ami. Cette fois, nous n'aurons pas à vous entretenir de marches aventureuses, de sauts périlleux, à travers des glaciers ou des torrens; plus de cascades aériennes, plus de cataractes écumantes, plus de neiges éternelles. C'est un paysage tranquille et doux, comme les côteaux qui le couronnent, comme les eaux qui s'y promènent, et sur lequel, à défaut du reflet imposant des hautes Alpes, les ruines des châteaux forts du moyen âge répandent seules une teinte sauvage et un intérêt mélancolique.

Si nous n'avions rien à faire à Bâle, ou s'il ne s'y trouvait rien à voir, nous vous

entretiendrions bien longuement de son histoire, de ses antiquités et de ses mœurs; toutes choses que nous aurions étudiées d'avance, comme cela se pratique, ou même, que nous n'aurions pas étudiées du tout, comme cela se voit encore plus souvent. Mais la ville natale d'Holbein, mais la patrie adoptive d'Érasme, le siége du concile, l'université célèbre, la cité des Froben, des Bernoulli et des Euler, mérite bien que nous nous arrêtions à la considérer, pour elle-même et en elle-même, plutôt que d'aller chercher des antiquités qui n'y sont plus, dans des livres presque aussi vieux qu'elles.

La position de Bâle, coupée en deux villes d'inégale grandeur par le Rhin qui semble moins encore les séparer, que les réfléchir l'une et l'autre, nous a paru fort agréable. Cette ville a été long-temps et est encore aujourd'hui la plus grande de toute la Suisse; c'est probablement un avantage qu'elle conservera toujours. Dans un pays tel que celui-ci, où l'aisance, la liberté et l'industrie sont partout, la population des villes ne peut guère s'accroître aux dépens de celle des campagnes. Tout le canton de Bâle, peuplé d'hommes actifs et industrieux, peut être regardé comme un vaste faubourg de sa capitale; et il y a long-temps qu'on a dit de la Suisse entière, qu'elle n'est qu'une grande ville, dont les rues larges et longues sont semées de forêts ou coupées de montagnes, et dont les maisons éparses ne communiquent entr'elles que par des jardins anglais.

Bâle n'est pas peuplée à raison de son étendue et; ce défaut ne peut que devenir plus sensible à la longue : ce qui vient encore des mêmes causes que nous observions tout à l'heure. Dès le siècle passé, on remarquait que la population des campagnes augmentait à-peu-près dans la même proportion que chaque année voyait décroître celle de la ville; et cependant des droits et des priviléges exclusifs, et des monopoles avantageux, attachés à la bourgeoisie de Bâle, comme à celle de la plupart des cités aristocratiques de la Suisse, devaient attirer à la ville une partie de la population, en même temps que de l'industrie du canton. Aujourd'hui que les droits sont communs, et les franchises générales, la proportion en faveur de la population des campagnes doit s'élever bien d'avantage; et c'est aussi ce qui a lieu.

Vous vous doutez bien qu'un de nos premiers soins a été de visiter les monumens publics, qui sont ici, comme partout en Suisse, des églises ou des monastères; car ce qui ne sert qu'à l'utilité des hommes, ou à l'ornement de l'état, ne mérite, nulle part en ce pays, le nom de monumens. Les fontaines, qui y étaient déjà très-nombreuses, au temps où Æneas Sylvius, secrétaire du concile de Bâle, nous a laissé une description de cette ville au XVe siècle, ces fontaines, qui sont restées les mêmes, quand tout a changé autour d'elles, ne sauraient être qualifiées d'un titre aussi pompeux : c'est l'abondance et la pureté des eaux qu'elles répandent qui en font ici tout l'ornement, et qui en constiuent tout le

mérite; et vous savez bien, que partout où les fontaines sont des monumens, c'est à condition qu'on y voie du marbre, des urnes, des nymphes, des fleuves, des tritons, de tout, excepté de l'eau.

Les églises sont donc à peu-près les seuls monumens de Bâle, qui soient véritablement dignes de ce nom. L'église cathédrale, ou le *Münster*, est remarquable par sa position, qui domine toute la ville et le cours du Rhin, par sa construction, qui paraît s'unir dans la nuit incertaine des traditions historiques, à l'origine même du *fort* d'où s'est formée plus tard la ville de Bâle, et enfin par ses antiquités, par les monumens de tout âge qui peuplent sa vaste enceinte, et refluent, en quelque sorte, jusque sous les portiques qui l'environnent. En errant sous ces voûtes silencieuses, entre ces foules de monumens muets, seuls, au milieu de tant de morts célèbres, l'œil indécis, la mémoire troublée entre tant d'inscriptions instructives qui se disputent l'attention du voyageur, nous nous sommes crus un moment contemporains de plusieurs générations; nous avons en une demi-journée lu plus d'épitaphes, que nous ne pourrions en transcrire en six mois; nous avons compté plus de grands hommes dans cette *Bâle ensevelie*, que l'histoire de tout un siècle n'en offrit souvent dans toute l'Europe; et ce n'est pas sans un sentiment de regret que nous nous serions éloignés de ces tombes éloquentes, pour rentrer dans le domaine de la triste réalité, si nous n'avions dû y trouver encore, au souvenir de nos amis, quelques douces illusions et quelques riantes pensées.

Dans cette foule de tombeaux qui décorent la cathédrale de Bâle, nous avons remarqué celui d'Anne de Hohenberg, première ou seconde femme de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg: car les savans ne sont pas encore d'accord sur ce point historique; et Rodolphe de Hapsbourg est du nombre de ces princes qui, après avoir troublé le monde de leur vivant; troublent encore les antiquaires jusque dans la postérité la plus reculée. Quoiqu'il en soit de cette docte controverse, le tombeau de cette impératrice n'est plus maintenant qu'un cénotaphe; les restes qui s'y trouvaient enfermés, et qui y avaient reposé durant plusieurs siècles dans une paix si profonde, en furent retirés en 1770, par ordre de la cour de Vienne, et transférés, ainsi que ceux des princes de la même maison déposés à Kœnigsfeld, dans le monastère de Saint-Blaise. On vit alors paraître au grand jour, sur ces restes poudreux de majestés depuis long-temps éteintes, des couronnes de vermeil, des bijoux d'or, des parures de pierres précieuses qui avaient jadis orné le front de ces maîtres du monde, et qui depuis si long-temps ne reluisaient plus que dans leurs sépulcres. La translation s'en accomplit avec tout le respect dû à la majesté de ces reliques augustes. Mais bientôt après, quand la guerre, suscitée par notre révolution, couvrit toute l'Allemagne, le bruit des armes vint encore troubler les morts de la famille

impériale au sein du nouvel asile qu'on leur avait préparé. Le monastère de Saint-Blaise se vit abandonné à toutes les insultes d'une soldatesque ennemie; et les manes des princes, à peine recueillis dans leurs tombes récentes, regrettèrent peut-être leur antique séjour.

Une autre tombe qui se voit dans la même église, et qui, dans sa modeste simplicité, n'a jamais eu du moins à souffrir ni de l'indifférence des hommes, ni du caprice des cours, ni des ravages de la guerre, c'est la tombe du savant et ingénieux Érasme; celle-là n'est ornée que des souvenirs d'un grand homme et des éloquentes paroles que l'amitié y a consacrées au génie : deux choses toujours bien rares, et qu'on ne trouve guère réunies que sur les tombeaux. On sait qu'Érasme, suspect aux catholiques, aussi bien qu'aux protestans, pour avoir voulu vivre en paix au milieu d'eux, cultiva constamment les lettres, à la cour des princes, comme au sein des républiques; que, dans sa vie agitée et vagabonde, il changea souvent de lieux, d'affections et de principes; mais qu'il en revint toujours au culte des muses et au séjour de Bâle. Il eut, de son temps, sur la renaissance des études et sur la direction des esprits, une influence aussi étendue et certainement plus utile que celle qu'exerça, deux siècles plus tard, un homme d'un esprit également vaste, également orné; il fut, avec plus de mesure, de savoir et de dignité le Voltaire du seizième siècle; et ce ne fut pas son moindre mérite, que d'avoir établi, au milieu de l'ardeur des haines théologiques, sa suprématie littéraire. Sa religion, longtemps et vivement débattue entre ses partisans et ses adversaires, est restée problématique; mais son génie est incontestable, et cela suffit pour intéresser à sa mémoire.

En visitant les autres églises de Bâle qui n'offrent plus rien de remarquable, depuis que le zèle de la réforme réduisit en cendres, en 1529, *les images de la superstition* et les monumens de l'art, nous nous attendions à voir, dans le cimetière du couvent des Dominicains, la fameuse *Danse des morts*, que le portrait d'Œcolampade semblait devoir protéger à tout jamais contre les ravages du temps, ou contre les atteintes de son propre parti. Mais cette peinture si souvent décrite, et presque aussi souvent restaurée, n'existe plus aujourd'hui; le mur qu'elle couvrait, a été abattu en 1805; et c'est là la dernière réparation qu'elle ait subie. Quoique le sujet en dût paraître bien grotesque, le goût bien suranné et l'exécution bien médiocre, c'était cependant un monument curieux à tous égards; on y trouvait les physionomies et les costumes du XVe siècle reproduits avec cette fidélité qui n'est plus guère du nôtre, des portraits de pape, d'empereur, de prélats, de citoyens, qui vivent encore dans le souvenir des hommes; des idées morales traduites en vers et exprimées en traits qui ne manquaient point de vigueur; la mort, sous toutes les formes, accompagnée de la peinture et de la poésie, comme aux festins de Trimalcion;

que vous dirais-je enfin? Le sacré et le profane, le réel et l'imaginaire, le burlesque et le pathétique rapprochés et confondus, comme ils le sont dans le grand drame de la vie : tout cela méritait pourtant bien d'être conservé. On a cru long-temps que les dessins originaux étaient de la main d'Holbein, et c'est peut-être cette erreur, qui, en ajoutant à la célébrité des tableaux, en a retardé la destruction. On sait maintenant que le premier qui peignit la danse des morts, en 1439, était un peintre de l'école de Jean Van Eick; d'autres y travaillèrent à diverses reprises, jusqu'à ce que Hans Hugo Klauber, qui la restaura en dernier lieu vers 1568, et qui s'y est représenté lui-même, ainsi que sa femme et son enfant, escorté par l'affreux squelette vers le terme fatal où tout aboutit. De pareilles représentations qui furent long-temps populaires en Allemagne et en France, et dont il existe encore à Lucerne une copie qui n'est pas sans mérite, peuvent bien exciter aujourd'hui le sourire de l'artiste et le mépris du philosophe; mais il y a pourtant là un sens qui n'est point à dédaigner; et peut-être que dans les traits informes qui en restent, elles n'attendent qu'une main habile, pour produire ce que le conte populaire de Faust a produit sous celle de Gœthe.

Je voudrais vous parler d'Holbein, mais que n'a-t-on pas dit de ses ouvrages qu'on rencontre presque partout, et des particularités de sa vie, qui se retrouvent à-peu-près dans celle de tous les peintres? Holbein, paresseux et fécond, prodigue et dissipé, n'est point, à tous ces titres, un homme singulier, même parmi les gens de son métier; et quant à ses talens, qui ne sont pas aussi communs, la nature y eut trop de part pour qu'on puisse en faire honneur à son application. C'était un homme qui était né peintre, comme d'autres à cette époque naissaient princes ou vilains. Il n'eut presque pas de maître; il ne laissa point d'élèves; il se présente seul dans l'histoire de l'art, et il n'en ressort que davantage : c'est un mérite qu'il partage avec ses portraits. Celui d'Érasme, entr'autres, qui se voit à la bibliothèque de Bâle, est d'une vérité et d'une finesse admirables; on voit que le peintre s'était pénétré de l'esprit de l'écrivain; et l'on sent de plus, au soin infini avec lequel tous les détails en sont achevés, que l'amitié a bien réellement guidé son pinceau. Il n'y a pas long-temps qu'on a retrouvé à Bâle la maison dans laquelle Holbein était né, celle où il avait fait ses premières études, c'est-à-dire pris ses premières licences. Il n'y a pas long-temps non plus, qu'une maison dont l'extérieur avait été peint par Holbein a été remise à neuf par le propriétaire, charmé sans doute d'avoir à Bâle une maison comme tout le monde : à ce seul trait, vous pouvez juger des Bâlois.

IIE LETTRE. Ce 6 juillet 1823.

Au Même.

Aujourd'hui dimanche, toute la ville est dans les temples ou à la campagne; on ne rencontre presque personne dans les rues; les bureaux, les boutiques même sont fermées; de sorte que, pour apercevoir des Bâlois, ou pour voir du moins quelque chose, il nous a fallu sortir de Bâle.

Nous avons pris la route de l'Évêché, que nous nous proposons de visiter en détail. Dès les premiers pas qu'on fait sur cette route, hors de l'enceinte de Bâle, les agrémens de la nature, les vestiges de la domination romaine, les grands souvenirs des temps modernes, les sombres ruines de la féodalité, tout captive votre attention, tout enchante votre vue. Une colline qu'on laisse à droite et que couronne une petite église, est Sainte-Marguerite, C'était là que campait, en 1273, Rodolphe de Hapsbourg, protecteur intéressé de la noblesse bâloise, lorsqu'il reçut la nouvelle de son élection à l'empire. Ce fut aussi là qu'il se hâta, à raison de cette élévation imprévue, de faire sa paix avec l'évêque et avec la ville qu'il assiégeait, et que fut donné, au XIIIe siècle, cet exemple, tout-à-fait digne du nôtre, d'un prince qui change de parti, en changeant de fortune. Une forêt, qu'on trouve près du chemin, intéresse par un souvenir plus noble. Une poignée de gens de Berne et de Soleure y sortit victorieuse d'une embuscade qu'un ennemi, six fois plus nombreux, leur avait dressé en cet endroit, au temps de la guerre de Souabe. Le vieux château, que l'on aperçoit dans le lointain, est celui de Dornach, au pied duquel nous devons bientôt passer, et où nous ne contemplerons pas sans émotion, au travers de la poussière des âges, le dernier trophée de l'indépendance helvétique. Mais ici, où le chemin qui conduit directement à la vallée de Moûtiers, se sépare de celui qui mène à Saint-Jacques, ici, nous devons surtout nous arrêter, admirer et réfléchir. On travaille en cet endroit aux fondations d'un monument, érigé, un peu tard peut-être, par la ville de Bâle, aux mânes des héros qui succombèrent dans la plaine voisine de Saint-Jacques. Ce monument doit être de fer, fondu et en style gothique; et puisse-t-on y reconnaître, à ce double caractère, l'âme énergique et la trempe vigoureuse de ces pâtres, couverts de fer et de bure, qui vivaient sous le chaume et qui mouraient au champ d'honneur! Ce n'est cependant point l'état, à ce qu'on

Villeneuve ft

CHATEAU DE DORNACH.

(Canton de Soleure.)

nous a dit, qui leur fait élever ce monument; une souscription de citoyens doit en couvrir les frais; et ce n'est pas encore sans peine que l'on est parvenu à touver de nos jours seize cents souscripteurs, dans ces mêmes lieux où jadis seize cents héros se dévouèrent pour la patrie. Je craindrais d'évaluer sur ce pied-là tout l'intervalle du XVe siècle au nôtre; et j'aime mieux poursuivre ma course au champ de bataille de Saint-Jacques.

On y arrive, sans être averti par aucun monument, que l'on foule ce sol sacré des Thermopyles helvétiques; une petite chapelle y fixe seule vos regards. Vous y entrez, et vous n'y trouvez d'autre ornement que les souvenirs qui vous entourent, et que les émotions que vous y portez. C'est à nous, en effet, qu'il convient de décorer la scène des grandes actions; nos pères, gens grossiers et barbares, ne s'occupaient qu'à les faire.

Je ne puis résister au désir de vous raconter ce combat de Saint-Jacques, auquel il n'a manqué qu'un historien, comme Hérodote, pour intéresser tous les siècles, comme celui des Thermopyles, et qui en était peut-être plus digne, puisque seize-cents Suisses y périrent, comme les trois cents Spartiates.

Les confédérés assiégeaient Zurich, qui s'était détaché de leur alliance pour rentrer dans celle de l'Autriche. Zurich se défendait avec une constance digne d'une meilleure cause; mais ses ressources s'épuisaient au-dedans, et l'Autriche, affaiblie elle-même, ne pouvait plus la secourir au-dehors que par une assistance étrangère. L'empereur Frédéric et son cousin, le duc Sigismond, invoquèrent les secours du roi de France, Charles VII, contre ces *manans de la Suisse, ces paysans rebelles et féroces, ce peuple sans foi et sans loi*, qui donnait déjà, depuis plus d'un siècle, le dangereux exemple de soustraire l'honneur et la vie d'hommes libres à l'oppression féodale. Charles, moins touché de ces raisons, qu'embarrassé du fardeau de trente mille Armagnacs, brigands stipendiés, qui lui étaient devenus inutiles depuis sa paix avec l'Angleterre, consentit à les envoyer en Suisse, pour y vivre ou pour y périr aux dépens de qui il appartiendrait; et c'est ainsi que dès ce temps la politique se jouait de la vie des hommes et de la destinée des peuples. Louis, Dauphin de France, commandait ces Armagnacs, et se montrait digne de faire ses premières armes avec de pareils auxiliaires. Ils marchèrent par Altkirch contre Bâle, où le concile était assemblé, et où les pères de ce concile, habiles à guerroyer contre un pape, ne se trouvaient pas de même en mesure de combattre toute une armée. Déjà la campagne de Bâle était inondée de ces milices étrangères, lorsque la nouvelle de cette invasion parvint au camp des confédérés devant Zurich. Ceux-ci venaient de détacher quatre mille des leurs, pour assiéger, à deux lieues de Bâle, le château de Farnsburg, repaire d'une turbulente noblesse. Au même instant, six cents hommes sont envoyés de Zurich, et mille autres détachés du siége de Farnsburg, afin de reconnaître ce nouvel ennemi, et de jeter au

besoin quelques secours dans la ville de Bâle. Ces seize cents hommes, la plupart de Berne et de Soleure, et le reste, des petits cantons, se mirent en marche à la nuit tombante, avec toute l'ardeur qu'inspirait une résolution généreuse, et *décidés,* comme ils le déclarèrent à un chroniqueur de cet âge, qui les rencontra ce même soir, en s'en retournant de Bâle à Neufchâtel, *décidés à délivrer Bâle, ou à bailler leurs âmes à Dieu et leurs corps aux Armagnacs* (1).

Le lendemain, 26 août, de l'an 1444, au point du jour, ces seize cents Suisses, rencontrèrent, près du petit village de Prattelen, un avant-poste de Français qui fut aisément dissipé. Un pareil succès obtenu tout près de là, à Muttenz, exalta jusqu'à la témérité l'audace de cette poignée de braves, qui, sourds à la voix de leurs chefs, se précipitent dans la Birse, sous le feu de la grosse artillerie des Français, et en présence d'une cavalerie nombreuse et pesamment armée. Bientôt, en effet, toutes les forces du Dauphin, soutenues de l'effort d'une artillerie formidable, tombent sur ce bataillon en désordre, rompent et dispersent ses rangs. Cinq cents Suisses, rejetés dans une prairie voisine, s'y défendent en désespérés, luttent durant dix heures contre une armée qui les écrase, et se font tuer jusqu'au dernier. Le reste, déjà réduit à huit cents hommes, après un combat acharné, se retranche dans le cimetière du lazaret et de Saint-Jacques; et là, serrés les uns contre les autres, adossés aux murs de la chapelle, et fermes comme les rocs de leurs inébranlables Alpes, ils repoussent trois assauts, et tentent encore deux sorties contre un ennemi qui recule frappé d'étonnement. Trois fois les Français firent marcher de nouvelles troupes pour dompter cette résistance opiniâtre, et, à chaque fois que leurs adversaires se renouvelaient, les Suisses semblaient se multiplier eux-mêmes. Le mur du cimetière est ruiné à coups de canon; la tour, la chapelle et l'hôpital s'écroulent au milieu des flammes; et les cuirassiers français, mettant pied à terre, livrent tous ensemble un dernier assaut. Mais sur ces ruines fumantes, les Suisses se défendent encore; tout couverts de blessures, à demi-renversés, demi-morts, un à un, ils luttent contre l'ennemi qui les presse, contre le feu qui les dévore; à défaut de traits, ils arrachent de leurs blessures ceux de l'ennemi qui s'y enfoncent, et leur dernier effort ne cesse qu'avec leur dernier soupir. Il fallut faire avancer enfin de l'artillerie qui acheva de les foudroyer; et le combat de ces seize cents héros contre trente mille hommes ne finit, au bout de dix heures, que lorsque tous les Suisses furent couchés morts ou expirans sur le champ de bataille. Il ne s'en sauva que seize, qui avaient pris la fuite au passage de la Birse, et qui, à leur retour dans leurs foyers, furent traités de lâches et déclarés infâmes. Des blessés, qu'on recueillit et qu'on porta

(1) Voyez le passage original de la *Chronique de Neufchâtel,* de Henry Purry, rapporté par Mallet, *Histoire des Suisses*, Tome II, pages 75 et 76.

mourans à Bâle, trente-deux seulement guérirent, et reparurent depuis en de nouveaux hasards à la tête de leurs concitoyens. Quelques jous après la bataille, on retrouva les cadavres de quatre-vingt-dix-neuf de ces braves, que les flammes avaient séparés de leurs frères d'armes et consumés tout vivans; ils étaient debout contre les murs du caveau et dans l'attitude de combattre encore. On raconte enfin qu'un de ces nobles, ennemis des Suisses, qui servaient dans les rangs des Armagnacs, Bernard de Mœnch, se promenant le soir de la bataille, sur ce sol jonché de morts et tout couvert de sang : s'écria : C'est maintenant que nous nous baignons parmi les roses. Un capitaine d'Ury, Arnold Schilk, qui faible et renversé, luttait contre la mort, l'entend, tressaille à l'affreuse joie de ce barbare, et rassemblant ses dernières forces, lui lance à la tête une pierre qui le terrasse et l'étend lui-même sur ce vaste lit de mort.

Telle fut cette journée de Saint-Jacques, véritable bataille des géans, où l'héroïsme des vieux âges n'a laissé au nôtre que le désespoir et l'impuissance d'y atteindre par de vaines paroles, ou de l'honorer par de vains simulacres. Louis, témoin de la valeur des Suisses, n'osa pas pénétrer plus avant sur un territoire ainsi défendu. Il fit plus; il voulut avoir pour alliés des ennemis si redoutables. Ce fut là l'origine de cette alliance de nos rois avec la Suisse, qui avait été scellée du plus pur sang de ses enfans; et les successeurs de Louis ont éprouvé, durant trois siècles, que la fidélité des Suisses n'était pas moins inébranlable que le courage.

Mon ami, je viens de voir les lieux illustrés par la bataille de Saint-Jacques, et j'ai essayé de vous y transporter par la pensée. Plusieurs fois en vous la racontant, mes yeux se sont troublés, mon sang s'est ému dans mes veines, et ma plume a échappé de mes mains. J'ai besoin d'un peu de repos, avant de continuer mon voyage et de reprendre ma lettre. Au temps des héros dont je vous parle, on ne se lassait pas de vaincre, et de nos jours on se fatigue à écrire.

IIIE LETTRE.

Ce 7 juillet 1823.

Au Même

Ce matin, de bonne heure, nous nous sommes remis en route, en nous dirigeant vers Arlesheim. Nous avons passé près du vieux château de Münchenstein, antique résidence de ces nobles de Mœnch, dont un, qui s'était sauvé de la bataille de Laupen, périt à celle de

Poitiers, dont un autre fut tué, comme je vous l'ai raconté dans ma dernière lettre, sur le champ de bataille de Saint-Jacques. C'est ainsi que toutes ces races dévorantes ont été dévorées elles-mêmes par le temps; aujourd'hui il n'en reste que des châteaux en ruines, dont la décadence pittoresque anime encore le paysage, au lieu que, dans les temps de leur puissance, le seul aspect de ces châteaux effrayait de loin toute la contrée.

Nous nous sommes arrêtés à Arlesheim, siége d'un chapitre jadis illustre et fragment du ci-devant évêché de Bâle, actuellement incorporé au canton et à la république de Bâle. Nulle part on ne rencontre des effets plus frappans de notre révolution, que dans la Suisse, et surtout dans la partie de la Suisse que nous parcourons. Là de petites communes ont été amalgamées pour former un petit district; ici de petites souverainetés ecclésiastiques ont été réunies à de petites démocraties; des peuplades ont cessé d'appartenir à un évêque; et des chanoines sont devenus membres d'un état libre; c'est ainsi que le congrès de Vienne a consommé l'œuvre du Directoire, et toujours à la satisfaction de tout le monde. Arlesheim ne se recommande plus maintenant à l'attention des voyageurs que par son jardin anglais, qui, malgré les atteintes de la faux révolutionnaire, conserve encore une partie de ses agrémens et une sorte de célébrité. Villeneuve y a couru avec ses crayons, et moi avec mes souvenirs. Ce n'est pas qu'un jardin anglais, en Suisse, nous promît beaucoup de jouissances. Qu'attendre, en ce pays où la nature a tout fait pour charmer les yeux et pour élever l'âme, de ces petits moyens si péniblement mis en œuvre, de ces contrastes si difficilement arrangés, de ces fabriques si mesquines, de ces eaux si rares, de ces irrégularités si méthodiques, et de cette variété si monotone, misérables ressources d'un goût vulgaire, pour orner un sol plat, sans eaux, sans bois, sans mouvement et sans couleur? Que les Anglais s'efforcent ainsi de dissimuler à leurs propres yeux la triste nudité de leurs parcs somptueux : à la bonne heure. Ils n'ont à leur disposition ni rochers énormes, ni cascades, ni glaciers, ni ces oppositions sublimes d'un payage éternellement jeune et frais, en face de l'éternel hiver. Mais en Suisse où tout cela se trouve pour ainsi dire à chaque pas, qu'est-il besoin de combinaisons étudiées et d'efforts dispendieux, qui ne font éclater, en présence de cette imposante nature, que l'impuissance de l'art?

Notre attente n'a point été trompée à la vue de ces fameux jardins d'Arlesheim. Nous y avons trouvé effectivement des sentiers bien artistement tracés sur un monticule, des degrés bien proprement taillés dans le roc, des échappées de vue bien savamment calculées, des fabriques, des grottes naturelles, et puis des grottes artificielles, le tout couronné, suivant l'usage, par un vieux château en ruine, auquel il ne manque, pour être réellement intéressant, que d'être dégagé de ces maussades accessoires. Oserai-je vous dire, qu'au

Villeneuve f.t

VUE PRISE AUPRÈS DU VILLAGE DE DORNACH-AU-PONT.

(Canton de Soleure.)

milieu de tous ces ornemens parasites d'un lieu naturellement si agréable, nous n'avons trouvé qu'un seul monument qui fût là véritablement à sa place? Mais non, il vaut mieux me taire. Il y a des vérités fâcheuses et des erreurs innocentes; et l'on doit laisser reposer en paix la cendre d'un homme qui ne troubla jamais personne.

Faute de trouver à Arlesheim de quoi occuper nos crayons et notre plume, nous avons fait une excursion à l'ancien château de Dornach, où nous étions biens sûrs d'avoir ample matière à dessiner et à décrire. Un site, où fut élevé le dernier trophée de l'indépendance helvétique, doit intéresser dans tous les temps, et des ruines que la révolution française a faites, ne doivent avoir rien de commun avec les effets de l'art. Sous ce double rapport, notre attente a été parfaitement remplie. A peine arrivés sur le sommet du monticule, d'où pendent les respectables ruines du château de Dornach, Villeneuve s'est mis à les dessiner; et moi, je me suis mis à parcourir le champ de bataille qui en est voisin, à rassembler dans ma mémoire tous les détails de cette action célèbre, et à vous les tracer rapidement sur le papier, en présence même et comme sous l'inspiration du monument qui les rappelle.

La guerre de Souabe durait déjà depuis plusieurs années, et n'avait encore produit, après bien des revers et des succès réciproques, que des dévastations inutiles, un peu de gloire chèrement acheté, et beaucoup de sang répandu. On était dans l'été de l'an 1499. L'empereur Maximilien venait d'essuyer, en sa présence même et aux portes de Constance où il résidait alors, un affront que ses généraux cherchèrent à réparer, à une autre extrémité de la Suisse, où ils croyaient trouver, tout à la fois, un accès plus facile et un ennemi moins vigilant. Il s'agissait de s'emparer du château de Dornach, qui appartenait à Soleure, et dont la prise eût ouvert à la ligue autrichienne l'entrée des cantons de Soleure et de Berne. Mais Bénédict Hugi, de Soleure, officier d'une valeur éprouvée, qui commandait à Dornach, avait été prévenu des desseins de l'ennemi. Des renforts demandés à Berne et à Zurich avaient eu le temps de se joindre, au nombre de trois mille quatre cents hommes, à quinze cents hommes envoyés par Soleure, sous la conduite de Nicolas Conradt, avoyer de cette ville : car, à cette époque, les magistrats de la Suisse, comme ceux de l'ancienne Rome, n'étaient les premiers citoyens d'un peuple libre, que sous la condition de mourir les premiers pour la patrie. Cette petite troupe, d'à peine cinq à six mille hommes, ne se vit pas plutôt réunie, qu'elle ne put contenir davantage l'impatience de voir le sol helvétique en proie à un ennemi étranger. Le 22 juillet, vers midi, Conradt, avec ses quinze cents Soleurois, gravit la colline où s'élève le château de Dornach; ses alliés l'y suivirent, et tous ensemble, sans attendre l'arrivée des autres contingens helvétiques qui s'approchaient, résolurent d'aller attaquer le camp autrichien.

Du haut d'un rocher que les chefs escaladèrent, pendant que leurs gens prenaient un peu de repos et de nourriture, ce camp se découvrait en entier à leurs regards. Il était assis dans une belle plaine, entre Arlesheim, Dornach et Reinach, sur les rives de la Birse. Quatorze mille fantassins du Brabant, de la Bourgogne et des villes du Rhin, et deux mille cavaliers des Pays-Bas, s'y trouvaient réunis sous les ordres du comte de Fürstemberg, guerrier brave, mais imprudent, et que le souvenir si récent des nombreuses défaites de son parti n'avait pu rendre encore ni moins vain, ni plus habile. Au moment où les chefs des Suisses s'occupaient à considérer le camp ennemi, ils n'y apercevaient que soldats épars ou attroupés au hazard; les uns, qui assemblaient des branches de de feuillage, d'autres qui se baignaient; ici, des chevaliers buvant dans de larges coupes d'argent, ou chantant à l'ombre de leurs tentes, ou s'entretenant avec de jeunes femmes; et la plupart ne songeaient, en attendant le repas du soir, qu'à jouir gaiement des dernières heures d'un beau jour. Il semblait que parmi toute cette multitude de gens de guerre, personne ne se souvînt des noms de Morgarten, de Sempach et de Saint-Jacques; et qu'il n'y eût qu'à rire, chanter et boire dans le voisinage des Suisses (1).

Ce spectacle enflamma d'une nouvelle ardeur Conradt et ses amis. Tout-à-coup le signal du combat est donné; et les Suisses se précipitent du haut de la colline, avec l'impétuosité des torrens qui en descendent, et sans autre ordre que celui que la vigueur de l'âge, ou la soif de la vengeance prescrivent à chacun. Les ennemis surpris dans le vin, ou dans le jeu, ou dans le bain, sont massacrés sans défense, la plupart en fuite et demi-nus; et le général lui-même, qui accourt au bruit de cette attaque si soudaine, et qui s'efforce de réparer par sa bravoure le mal qu'il a causé par son imprévoyance, tombe un des premiers sous les coups des confédérés. Cependant les impériaux commencent à se reconnaître, à s'armer, à se ranger en bataille; les cavaliers se sont élancés sur leurs chevaux, l'artillerie s'est fait jour; et déjà le ravage qu'elle exerce dans les rangs des Suisses rend plus facile encore à compter le petit nombre des braves qui s'y défendent. Ceux-ci à leur tour se voient assaillis d'ennemis, qui les pressent, qui les entourent; leurs forces diminuent, leur courage chancelle; et la petite troupe des confédérés, poussée et repoussée en sens divers, ressemblait à ces hautes moissons qu'agite un vent impétueux, lorsqu'un bruit soudain signale aux combattans des deux partis l'apparition imprévue de nouveaux champions. Un moment les coups furent suspendus de part et d'autre, et la bataille resta comme abandonnée. C'étaient douze cents hommes de Lucerne et de Zug, qui, apprenant le danger de leurs frères, arrivaient à marches forcées pour combattre ou pour mourir avec

(1) *Geschichte der Eidgenossen, etc.* von Robert Glutz-Blozheim, liv. II, p. 130 et suiv. C'est du récit, fidèlement traduit de ce continuateur de Müller, que nous avons extrait tous les détails de la bataille de Dornach.

eux A ce bruit, aux sons connus de la trompe pastorale, les Suisses se raniment, et leurs ennemis s'épouvantent. On les presse, on les poursuit jusqu'au pont de la Birse, qui se trouvait rompu, pour couvrir la retraite; là le carnage fut affreux. La plupart des vétérans et des nobles qui servaient sous la bannière autrichienne y périrent; et la nuit seule put dérober au glaive des Suisses les faibles et derniers débris de leur armée.

La bataille de Dornach mit fin à la longue et sanglante guerre de Souabe; Maximilien n'eut plus à rougir de demander à des ennemis si braves une paix qui lui était devenue si nécessaire; et ce fut là sans doute le plus beau trophée qu'eût encore élevé la confédération. Ce fut aussi là le dernier effort que les Suisses eurent à soutenir sur leur propre territoire, pour la cause de leur légitime indépendance. Dès ce moment, ils ne virent plus d'ennemis, que ceux qu'ils allèrent chercher au-delà de leurs frontières, et jusqu'au jour où la révolution française s'en approcha. A cette époque, en 1798, le château de Dornach ne servait plus, depuis trois siècles, que de résidence à un baillif de Soleure. Lorsque l'armée, chargée d'envahir la Suisse, se présenta devant les murs de ce château, où elle s'imaginait avoir affaire à une forte garnison et surtout à une troupe nombreuse d'émigrés, un ancien officier du régiment de Vigier, qui y commandait, crut pouvoir profiter de cette erreur pour le salut de la place. Il n'avait avec lui, pour toute garnison, qu'un sergent, sept soldats et un tambour. Pendant deux jours, son artillerie fut assez bien servie, et son feu assez soutenu, pour entretenir la fausse opinion qu'on avait de ses forces; et son unique tambour, qui ne cessait de battre aux deux extrémités du château avec des sons différens, ajoutait encore à l'effet que produisait sa résistance. Mais enfin sommé de se rendre et obligé de capituler, il céda sous la condition de sortir de la place avec armes et bagages et avec tous les honneurs de la guerre. La capitulation signée de part et d'autre, il sortit en effet, mais seul, précédé du tambour battant, et suivi du sergent : les soldats s'étaient échappés, en se laissant glisser le long du roc escarpé; ils avaient cru le précipice encore plus sûr que la capitulation. Le général français se crut joué; il menaça la vie de l'officier suisse, et au mépris des conditions qu'il avait jurées lui-même, il le fit conduire prisonnier à Huningue, où sa détention ne dura cependant que deux jours, à-peu-près le même temps qu'avait duré sa résistance à Dornach. Ce fut sur ce château que retomba la vengeance de l'ennemi. On y mit le feu; on le pilla de fond en comble; et l'on abandonna ensuite aux paysans, appelés à la liberté, ses murs à moitié consumés, pour achever de faire justice de ce vieux reste de la féodalité.

J'oubliais de vous parler de la chapelle, où furent recueillis, quelques années après la bataille de Dornach, les ossemens des victimes de cette journée fameuse. Cette chapelle subsiste encore, et nous y avons vu le monceau, qui paraît toujours considérable,

de ces os blanchis par le temps. On y distingue, dans les crânes, les blessures faites avec l'épée de celles qui furent produites par des balles; et ce n'est pas sans une certaine émotion, que l'on contemple, sur ces crânes du XVe siècle, les traces encore sensibles des coups qui se donnaient alors.

Permettez-moi, mon ami, de finir ici ma lettre; j'ai besoin de me reposer après chaque bataille, ou du moins après chaque bulletin. Je ne suis pas comme Rodrigue, qui, dans l'intervalle de ses hauts faits, prenait haleine, en les racontant; et vous-même, vous serez bien aise de respirer un moment, libre des images belliqueuses que j'ai essayé de vous offrir, avant de vous reporter, avec nous, sur des objets plus doux et sur des scènes plus riantes.

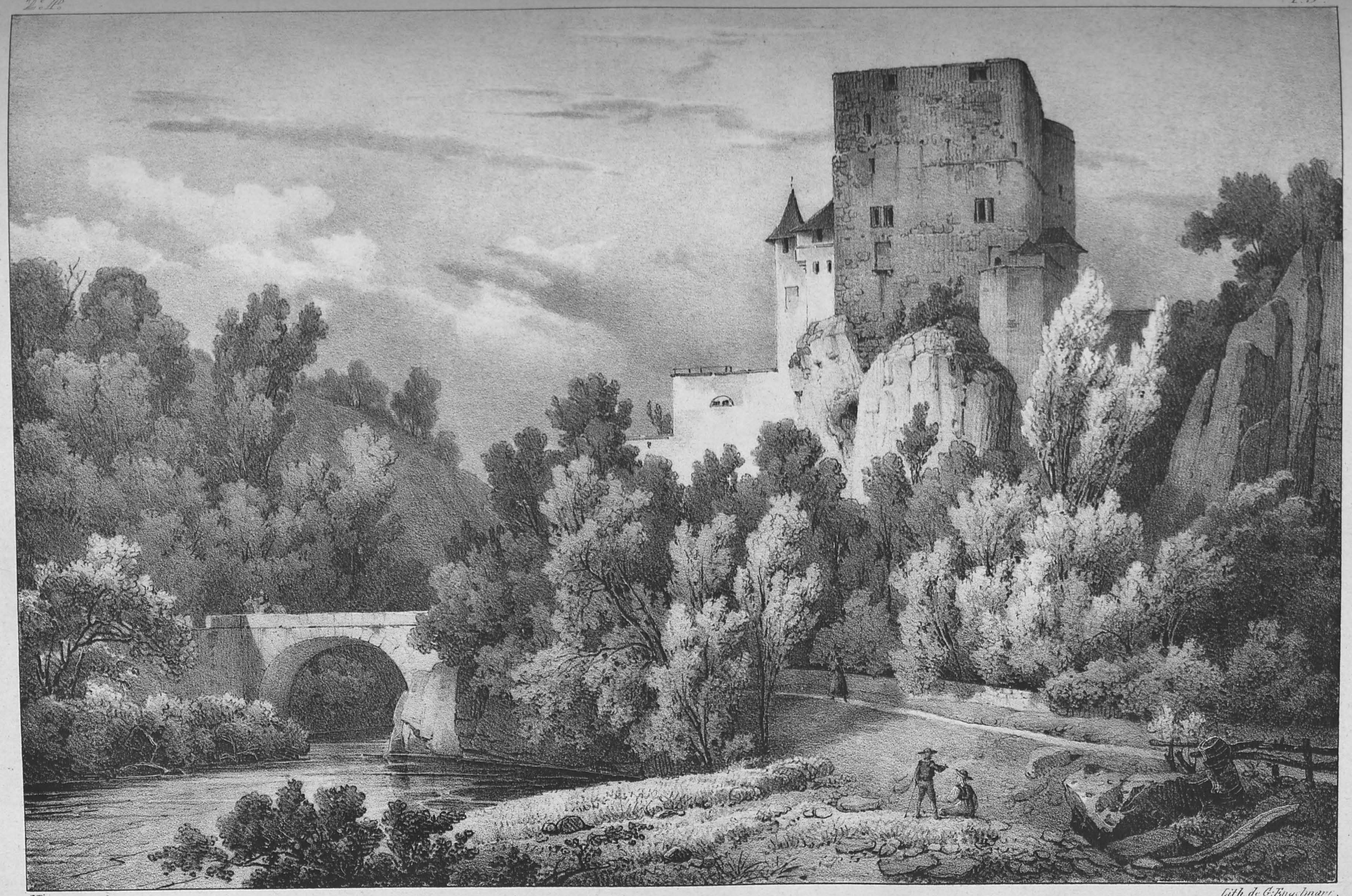
IVE LETTRE.

Ce 8 juillet 1823

Au Même

Un peu au-dessous de Dornach, la Birse fait une jolie chute, du haut de roches naturelles et d'une digue construite pour diriger l'eau vers un moulin, bâti tout auprès. Nous avons fait halte en cet endroit, qui nous offrait un charmant paysage, tout composé. Tel est l'avantage que l'artiste trouve presque partout en ce pays. La nature a tracé le cadre et disposé la scène; et l'homme, par son industrie, y a ajouté, sans le savoir et sans le vouloir, presque tous les accessoirs propres à compléter le tableau.

Au moment où notre ami s'occupait à fixer celui-ci sur le papier, une circonstance heureuse contribuait encore à l'embellir. C'était le jour de l'arrivée d'un nouveau baillif, dont le château, situé près de cette chute de la Birse, se groupe si agréablement, dans le dessin de Villeneuve, avec le eaux qui le baignent et avec les arbres qui l'abritent. Un grand nombre de personnes, attirées par cette imposante solennité, influait au sein de ce riant paysage, comme pour l'animer d'une quantité de figures et de groupes pittoresques. Une garde d'honneur, composée de quelques anciens militaires du pays, escortait le baillif. Des arcs de triomphe en feuillage, ornés de festons, de guirlandes et d'inscriptions, avaient été dressés sur son passage; et des décharges de mousquetterie annonçaient au loin, par ce fracas inaccutumé, l'arrivée du grave personnage dans sa nouvelle résidence. Mais



Villeneuve f.t

Lith. de C. Kuy. Imprr.

CHÂTEAU D'ANGENSTEIN.

(ancien évêché de Bâle, Canton de Berne.)

c'était surtout le peuple, accouru de toutes parts au-devant de son suprême magistrat, et tâchant de deviner, dans sa contenance, dans sa physionomie, dans les premiers mots et jusque dans les gestes involontaires qui lui échappaient, le sort qu'il devait s'en promettre, c'était ce peuple avide, inquiet et agité au même instant par tant d'émotions différentes, qui formaient à nos yeux un spectacle intéressant. Le baillif prit enfin possession de sa demeure; alors les cris cessèrent, les acclamations se turent, et la foule s'écoula doucement, comme ces ondes mêmes de la Birse, qui, après leur chute retentissante, reprennent paisiblement leur cours accoutumé.

Nous continuâmes notre route le long de la Birse. Ici le paysage devient plus sombre et la contrée plus montagneuse, à mesure que l'on descend dans la vallée, qui se resserre elle-même, au point qu'en quelques endroits le chemin trouve à peine un espace suffisant entre le roc et la rivière. Nous nous trouvâmes, après une heure de marche, au pied d'un rocher qui semble fermer tout-à-fait l'accès de cette gorge sauvage, et nous ne fûmes pas surpris de voir assis sur ce roc un de ces châteaux, qui dans leur sombre décadence, ne commandent plus, depuis long-temps, que l'admiration des artistes, et qui, depuis long-temps aussi, ne lèvent plus de tributs que sur la curiosité des voyageurs. Celui-ci qui se nomme Angestein, offre de tous côtés, mais principalement du fond de la vallée, une des vues les plus pittoresques qu'on puisse imaginer. Une tour quarrée, dont les murs tapissés de lierre, de mousse et de buissons, associent l'image d'une verdure éternelle à celle d'une destruction infatigable projette sur l'étroit passage qu'elle domine, une ombre mélancolique. Un pont de pierre, d'une seule arche récemment construite, traverse la rivière au pied du roc qu'elle baigne silencieusement; et tout se réunit en cet endroit pour en faire le sujet obligé d'un paysage. Nous étions à peine établis, moi à le contempler, et Villeneuve à le dessiner, qu'une forte pluie vint nous surprendre; cet accident nous valut, de la part du propriétaire actuel, M. Kastner, qui vint nous visiter, une invitation de nous mettre dans son château à l'abri de l'orage; et nous dûmes aussi à cet orage même, une des surprises les plus agréables que la Suisse nous ait encore offertes. En entrant dans ce vieux manoir, l'imagination encore frappée des traces de sa décadence apparente et des lugubres souvenirs du temps passé, nous ne nous attendions qu'à des murailles épaisses, à des voûtes sombres, à des fenêtres rares, d'où la vue tristement circonscrite au dehors, est sans cesse repoussée au dedans par des sapins et des rochers. Quel fut notre étonnement de trouver, dans ce château gothique, des appartemens décorés avec toute l'élégance du goût moderne, et dans le donjon même, une bibliothèque de livres choisis, renfermés dans des armoires d'acajou, et ornée, dans les intervalles qui les séparent, de vases grecs et de tableaux de prix, qui réunissent, au sein

de cette ruine du moyen âge, les merveilles et les monumens de tous les âges? Rien n'intéresse autant que ces contrastes qui mettent pour ainsi dire plusieurs générations en présence. Les agrémens de Paris, transportés à Angestein, plaisent encore plus qu'à Paris même; et c'est comme si l'on voyait, d'un seul coup-d'œil, la civilisation en face de la féodalité.

Le lendemain, nous retournâmes auprès d'Angestein, pour achever le dessin commencé; et nous visitâmes ensuite, sur l'autre bord de la Birse, les vastes ruines du château de Pfeffingen. A en juger d'après les restes immenses d'une tour, et d'après l'énorme tas de décombres qui couvrent toute une colline, ce château doit avoir été jadis l'un des plus considérables de la contrée. Il appartint long-temps comme celui d'Angestein, aux célèbres comtes de Thierstein, race belliqueuse et prodigue, qui s'éteignit au XVIe siècle. Depuis, il servit encore de résidence à des baillifs dont la modeste fortune ne suffisait plus à l'entretien de ces dispendieux asiles, et dont l'humeur pacifique s'accommodait encore moins de ces sombres et inaccessibles demeures. Le château de Pfeffingen fut enfin abandonné de son dernier hôte, il y a près de 90 ans. Les habitans eurent la permission d'y prendre pour leur usage, du bois, des tuiles, des pierres de taille, des moëllons; faibles indemnités pour les rapines dont leurs pères avaient eu sans doute à souffrir. Maintenant' le temps seul travaille à détruire cet imposant édifice du vieil âge; et les renards et les oiseaux de proie, qui y ont établi leur séjour, sont devenus comme les successeurs naturels des nobles qui l'avaient fondé.

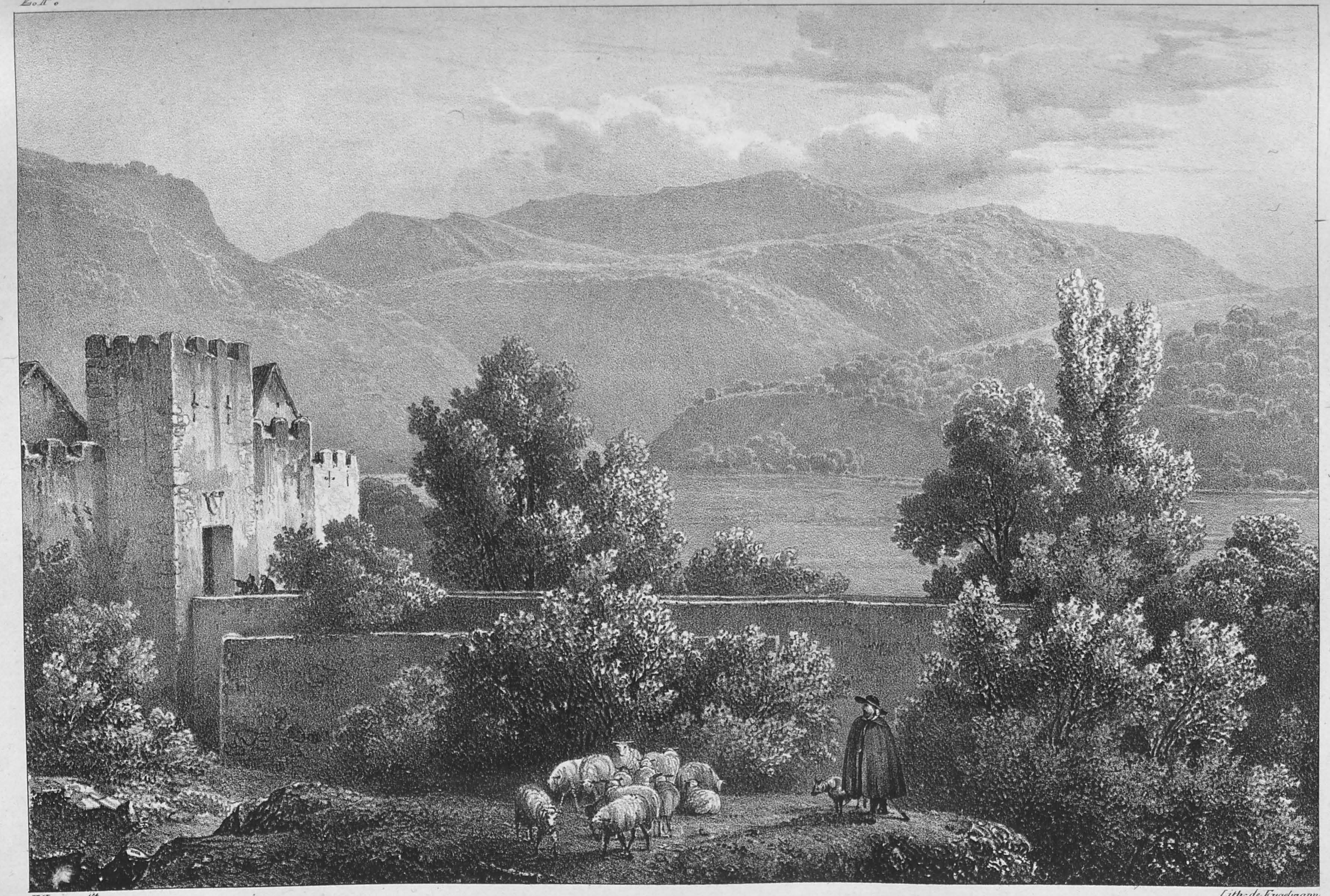
Le 9, nous quittâmes Arlesheim pour aller nous établir à Zwingen. Un peu avant d'arriver à Grellingen, la Birse, entrecoupée de rocs, fait une chute infiniment pittoresque, à l'agrément de laquelle la main de l'homme a encore ajouté un intérêt de plus. Un moulin à scie a été construit sur ces rocs mêmes dont le lit de la rivière est hérissé; et de rustiques bâtimens, qui semblent jetés là tout exprès pour l'ornement du paysage, l'enrichissent du tableau de l'industrie humaine et de l'aisance pastorale. Le village de Grellingen qu'on aperçoit au-dessus de la chute, et les montagnes qui s'élèvent des deux côtés de la Birse, forment tout aussi naturellement le fond de ce tableau; et la tour du château de Zwingen encore debout, y produit, bien que de loin, par la majesté de ses ruines, un de ces contrastes que l'art n'arrange jamais aussi bien que la nature. Du haut de cette tour, que couronne une spacieuse plate-forme, nous jouîmes d'une vue superbe sur la vallée, sur les eaux qui l'arrosent, et sur les montagnes qui la dominent. Le jour était déjà très-avancé, et les derniers rayons du soleil doraient le sommet des monts et se réflétaient, diversement colorés, dans les ondes, tantôt paisibles et tantôt écumantes de la Birse. Bientôt la nuit nous couvrit de son voile funèbre, sur cette tour de Zwingen, au centre de laquelle une cavité

Villeneuve f.t Lith. de G. Engelmann.

CHUTE DE LA BIRSE PRÈS DE GRELLINGEN.

(ancien évêché de Bâle, Canton de Berne.)

noire et profonde nous apparaissait plus noire et plus profonde encore. C'est la gueule infernale d'une de ces *tours d'oubli*, au fond desquelles on ensevelissait toutes vivantes, dans ces siècles de barbarie, les tristes victimes de l'amour jaloux ou de la tyrannie féodale. A cette heure, nous n'entendions que le mugissement faible de la Birse qui se brisait contre les rochers; mais sur le bord de cet horrible abyme et au sein de cette obscurité sinistre, il nous semblait que des voix plaintives, que des ombres désolées s'élevaient de toutes parts autour de nous. Nous nous hâtâmes de redescendre, heureux d'échapper, sous le toit hospitalier qui nous reçut, à l'impression de ces lugubres idées, heureux surtout de nous réfugier, dans ce peu de lignes confiées à l'amitié, contre les funestes images de la tour d'oubli.



Villeneuve f.t Lith. de Engelmann

CHÂTEAU DE ZWINGEN.

(Ancien Evêché de Bâle, Canton de Berne.)

V.e LETTRE. Ce 9 Juillet 1823.

A Monsieur Auguste B. Desnoyers.

Ce matin, nous avons revu, à la clarté du soleil, ce formidable château de Zwingen, d'où nous avions emporté la veille des impressions si lugubres; et c'est encore ici que nous avons éprouvé combien les mêmes objets varient suivant le jour qui les éclaire et suivant l'heure à laquelle on les contemple. Le château de Zwingen, jadis entouré de deux bras de la Birse, qui en faisaient une île, plus inabordable encore par les créneaux, les tours, les pont-levis qui en défendaient l'approche, surtout par les mœurs farouches des nobles turbulens qui l'habitaient, ne nous a plus paru à cette heure que ce qu'il est réellement, une habitation privée, devenue plus saine et presque riante depuis que les eaux de la Birse, rendues à elles-mêmes et à la campagne qu'elles abreuvent, coulent librement dans la prairie, depuis que les fossés, convertis en prés et en jardins, se couvrent tous les ans d'une verdure et d'une récolte nouvelles, à la même place où ces eaux de la Birse, à regret captivées, n'exhalaient auparavant que des vapeurs fétides. La tour, restée debout avec les créneaux, ne semble plus avoir d'autre objet que de servir à la décoration du paysage; et dans un des bâtimens de ce domaine gothique, une fabrique de tabac, qui s'y trouve maintenant établie en pleine activité, attend encore des manufactures d'un autre genre. C'est ainsi que les teintes rudes et poëtiques du moyen âge s'adoucissent peu-à-peu et finiront par disparaître sous la couleur industrielle de notre époque; et il faut convenir qu'à tout prendre, une fabrique de tabac vaut encore mieux qu'une tour d'oubli.

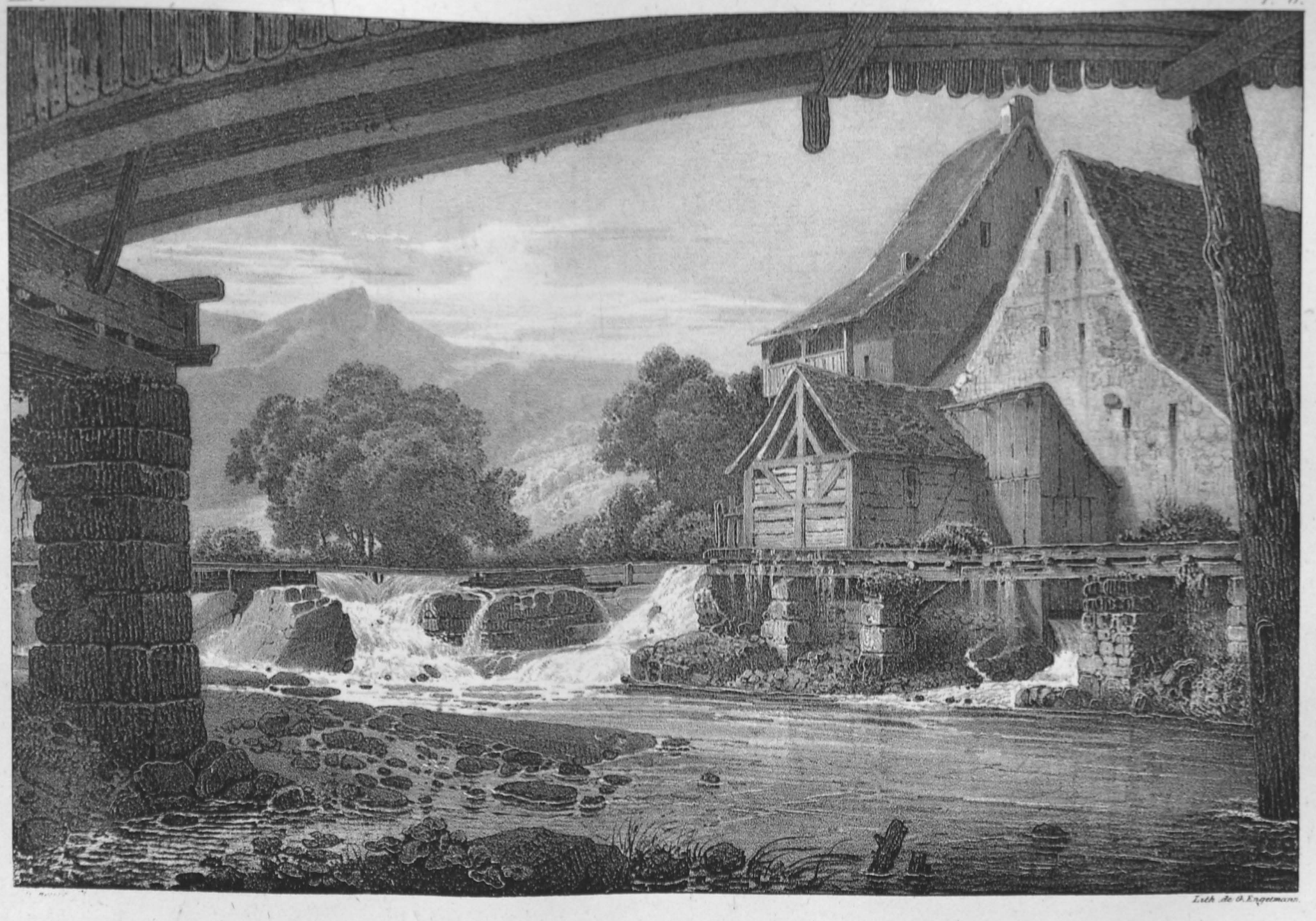
Notre premier soin, c'est-à-dire, notre premier dessin terminé, nous n'avons eu rien de plus pressé que de courir à un nouveau sujet; et comme on trouve ici à chaque pas des paysages tout faits, nous n'avons pas eu du moins la fatigue d'une longue course. A peu de distance au-dessous de Zwingen, le vallon qui s'élargit, et la culture qui semble comme lui s'étendre et s'aggrandir, dispose déjà l'esprit à des images riantes. On arrive ainsi à Laufon, petite ville qui ne mérite ce nom que par l'enceinte presque régulière, et par la muraille presque imposante qui l'environne. Mais tout près de ses murs, la Birse fait une chute charmante que notre ami s'est occupé de suite à dessiner, tandis que, debout

à ses côtés, uniquement occupés du plaisir de voir et de contempler, l'œil constamment fixé sur ces eaux qui se brisent et se renouvellent sans cesse, nous laissions nos pensées se perdre pour ainsi dire et s'évaporer, comme elles, dans le choc tumultueux de mille sensations différentes. Cette chute de la Birse a cela de remarquable, qu'elle se trouve aux portes d'une ville, où l'on s'attend en général à trouver le bruit et le mouvement des affaires. Ici, au contraire, tout est calme, silencieux et recueilli; la Birse seule anime la cité du fracas de ses eaux retentissantes; et c'est un contraste tout-à-fait nouveau, que d'entendre, à l'entrée du séjour des hommes, cette voix de la nature qui se perd ordinairement dans le désert.

Au reste, l'art n'est pas demeuré étranger à cette chute de la Birse. Des usines d'une jolie construction l'entourent des deux côtés. Un pont de bois, qui s'élance légèrement d'une rive à l'autre, semble y avoir été jeté tout exprès pour servir de cadre au paysage. Vous jouirez comme nous de cette cascade, puisque vous en verrez le dessin, et, comme nous, vous admirerez l'heureuse industrie qui, dans ce pays où les eaux et les rochers abondent, sait tirer parti, même des rochers, et ne laisse pas perdre, même une goutte d'eau; qui jette un atelier sur un torrent, une usine sur une cascade, et multiplie partout, à la place de ces fabriques, ornemens étrangers des paysages d'un Salvator ou d'un Poussin, des fabriques plus réelles et qui n'en sont pas moins pittoresques.

Delà, tirant sur la gauche, nous fîmes une excursion aux ruines du château de Thierstein, qui commandent encore la route de Zwingen à Soleure. Cette course nous prit un peu moins d'une heure; et, quand nous arrivâmes au pied de ces ruines sourcilleuses, le jour déjà fort avancé les couvrait d'une clarté qui, se rembrunissant de moment en moment n'en était que plus favorable. Rien de plus imposant, en effet, que les débris actuels de ce château; rien de plus sévère, que la contrée qu'il domine.

Un tremblement de terre qui, en 1356, ébranla toute la contrée et détruisit même une partie de la ville de Bâle, se fit aussi sentir au château de Thierstein, mais d'une manière, qui, dans cet âge superstitieux, put sembler presque miraculeuse. Une dame s'y trouvait renfermée, victime probablement de l'amour jaloux d'un de ces nobles de Thierstein, qui, durant son absence, avait commis le soin de la garder, comme le plus noble emploi de sa maison, au plus affidé de ses serviteurs. Le tremblement survint; le château fut renversé, et tout fut enseveli sous ses ruines; il n'y eut d'épargné, dans tout le noble manoir, que le cachot de la dame enfermée; et de tous les habitans du château, il n'y en eut que deux qui survécurent, la captive et son geôlier. Celui-ci, encore tout ému du danger qu'il avait couru, ne crut pas pouvoir mieux rendre grâce à Dieu de son salut, qu'en contribuant à son tour à la délivrance de sa prisonnière. Toutefois, il attend que la nuit qui suivit ce jour



CHUTE DE LA BIRSE À LAUFON

Dessinée de dessous le Pont de bois.

(Ancien Evèché de Bâle, Canton de Berne.)

désastreux, lui prête une ombre favorable, pour accomplir sa résolution généreuse ; il se munit seul et en silence des instrumens propres à remuer les décombres ; et quand cette nuit propice est arrivée, il se rend, seul encore et sans bruit, sur le théâtre de la destruction. L'entrée des salles obstruées par la chute des voûtes et des plafonds, et les pans de muraille renversés les uns sur les autres, opposaient un long obstacle à ses efforts. Il se fraie enfin un passage ; il parvient au lieu redoutable qui renfermait l'objet de ses craintes et de ses espérances. Il ouvre en tremblant la porte de la prison ; et quelle est sa surprise, de la trouver intacte, et d'y trouver, également respectée par le fléau de la veille, l'innocente victime qu'il venait délivrer ! Tous deux tombent aux pieds l'un de l'autre, mêlent leurs larmes et confondent leurs actions de grâces. Mais il fallait fuir ; le comte pouvait revenir à chaque instant, et, sur les débris mêmes de son château, ressaisir deux proies au lieu d'une. La tradition ajoute que la captive et le geôlier se sauvèrent ensemble de ce lieu de désolation ; que l'une prit le voile dans un monastère voisin, et qu'elle y finit ses jours ; que l'autre embrassa lui-même la vie religieuse pour échapper au ressentiment de son maître, ou pour expier au pied de l'autel la bonne action qu'il avait faite en trahissant sa vengeance: heureux encore de trouver dans un couvent un asile aussi sûr que celui que la Providence leur avait ménagé dans un cachot !

Vous ne sauriez concevoir, mon ami, combien, dans le pays que nous parcourons, ces sombres images de la féodalité exercent d'empire sur l'aspect même de lieux naturellement si agréables, et sur l'âme du voyageur qui les contemple. Comme il est peu de gorges étroites, peu de roches escarpées que ne commande un de ces châteaux forts du moyen âge, on en vient bientôt à voir, dans chaque rocher, une bastille féodale ; et l'on ne passe plus qu'avec une sorte d'émotion au pied de ces ruines, depuis si long-temps abandonnées. A voir les précautions que nous sommes quelquefois tentés de prendre pour traverser le paysage le plus tranquille qui soit au monde, vous ririez sûrement de nous, et vous n'auriez peut-être pas tort. Il ne faudrait pourtant que rétrograder de quelques siècles pour que nos craintes fussent aussi légitimes qu'elles peuvent vous sembler plaisantes. Vous n'auriez sans doute pas, prince, chevalier ou villain, traversé impunément, au XIVe siècle, le pays où nous voyageons aujourd'hui avec tant de sécurité et de plaisir. Or, tout est resté de même ; le temps seul a changé; et nous n'en apprécions que mieux, dans les souvenirs que ce pays nous rappelle, et dans les émotions qu'il nous inspire, les charmes de la liberté qui y règne.

Pour retourner à Zwingen, où nous devions passer la nuit, nous traversâmes trois villages, situés dans une des plus charmantes vallées, et entourés des plus beaux paturages qu'on puisse voir. Ici du moins, l'œil ne découvre de toutes parts, que des signes de l'ai-

sance pastorale, et des images du bonheur champêtre; et ces signes sont encore plus certains, et ces images sont encore moins trompeuses, que tous les souvenirs et toutes les traditions du moyen âge.

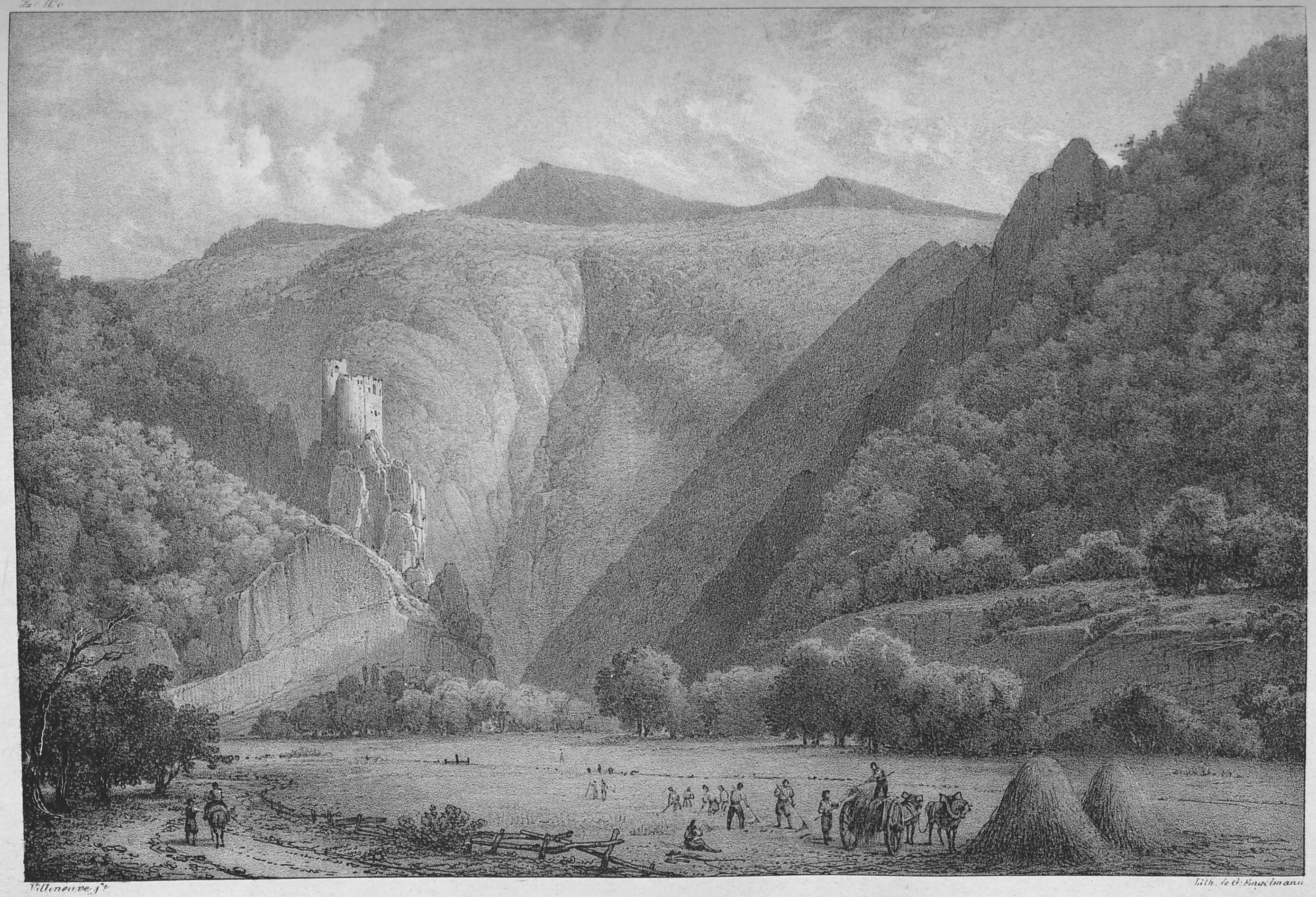
VI.E LETTRE.

Ce 11 juillet 1823.

Au Même.

Nous avons pris aujourd'hui la route de Sohiers. A mesure qu'on chemine dans la vallée qui y conduit, cette vallée se resserre et le paysage se rembrunit. On n'aperçoit, à droite et à gauche, que d'énormes rocs noirâtres servant comme de piédestal à de longues files de sapins, plus noirs encore; puis, d'autres rocs, nus et pelés, qui paraissent toujours prêts à fondre sur la vallée, et qui ressemblent aux derniers pans d'un édifice affaissé par le poids des siècles. En approchant du village de Sohiers, une espèce de bastion de roc massif fixe l'œil et l'attention du voyageur. Des ouvertures régulières qu'on aperçoit dans sa partie supérieure, indiquent que des hommes y ont jadis habité: c'est en effet l'ancien château de Sohiers. L'aigle altier qui désole les vallées des Alpes, ne choisirait certainement pas mieux son nid, pour voir de loin sa proie, pour fondre sur elle sans danger, et pour s'en repaître à loisir. Aussi les comtes de Sohiers, retranchés dans ce repaire inaccessible, pouvaient-ils ouvrir ou fermer à leur gré la vallée qu'il commande, et du haut de ce fort, écraser leurs adversaires, et rançonner même leurs amis. Le grand nombre de dards et de flèches qu'on déterre journellement aux environs de ce château, atteste les sièges qu'il a soufferts et les combats qui s'y sont livrés; et c'est encore pour le paisible habitant de ces vallées, qui ne sait plus manier que la bèche, un sujet continuel d'étonnement que ces armures à moitié rongées par la rouille, irrécusables témoins d'un âge de fer, dont il ne reste plus aujourd'hui que ces débris, et les traditions également mutilées qui les concernent.

J'ai recueilli sur les lieux mêmes une de ces traditions, que je n'ai pu apprendre et que vous ne lirez peut-être pas sans émotion. Les comtes de Sohiers, dont la race épuisée par tous les excès, était déjà éteinte au douzième siècle, florissaient au siècle précédent, dans tout l'éclat de leur puissance féodale. L'un d'eux, nommé *Uldarich*, qui ne trouvait pas assez de combats à son gré dans le vaste domaine de ses pères, était allé chercher en Palestine des dangers plus dignes de sa valeur; et, en partant, il avait



LE CHÂTEAU DE THIERSTEIN.

(Ancien Evêché de Bâle, Canton de Berne.)

laissé sa jeune et belle épouse, Hermance de Berenfels, livrée seule et sans défense aux ennuis d'un long veuvage, et aux embûches d'un ennemi perfide. Nocher, comte de Vorbourg, dont le château, ruiné comme celui de Sohiers, couronne encore actuellement la crête d'une montagne voisine, convoitait depuis long-temps l'héritage d'Uldarich; une haine héréditaire divisait les deux maisons, et un amour malheureux avait encore ajouté, dans l'âme du comte de Vorbourg, un aliment de plus à son ardente inimitié. La comtesse, enlevée secrètement de son château, et conduite à celui de Vorbourg, y fut bientôt punie par une captivité rigoureuse de la foi qu'elle s'obstinait à garder à son époux. Enfermée dans une tour, dont on croit encore apercevoir les restes au bas d'une éminence qui conduit à la chapelle de Vorbourg, elle y consumait ses jours dans l'amertume; et le bruit de sa mort, partout répandu, ne lui laissait pas même l'espoir de renaître jamais à la liberté et à la vie. Cependant Uldarich était revenu de la Palestine, couvert de gloire, mais accablé de douleur; il n'avait sur le lâche attentat de Vorbourg, que des soupçons trop faibles pour qu'il pût éclater contre un rival, ou se tromper lui-même; il n'osait en croire tout-à-fait ni sa haine, ni son amour; il pleurait, il frémissait et il attendait. Un de ses compagnons d'armes, le jeune seigneur de Fürstenstein, à qui un tuteur avare refusait de rendre compte des biens qu'il avait administrés en son absence, fournit bientôt à Uldarich une occasion de distraire sa douleur en servant son ami. Il voulut être son champion dans un combat judiciaire, et le tuteur vaincu fut obligé de restituer les trésors qu'il retenait injustement; mais à quelque temps de là, Uldarich, surpris lui-même par l'adversaire qu'il avait épargné, fut enfermé dans un de ces repaires dont le pays abondait. Uldarich était trop brave, trop généreux et trop loyal, pour n'avoir pas réuni contre lui tous ses voisins; et c'était à qui prêterait son château et ses gens, pour débarrasser la contrée du fléau d'un homme juste. Le comte de Sohiers languissait donc depuis plusieurs mois dans une dure captivité; il avait un fils, Adelbert, assez grand déjà pour venger son père, et qui, inquiet de son sort, se préparait, nouvel Hippolyte, à aller à la recherche de cet autre Thésée. Mais des gens du comte de Vorbourg l'attaquent et le blessent lui-même, et il allait périr, si le propre fils du comte de Vorbourg, indigné de tant d'attentats, ne fût venu à son secours. Celui-ci, forcé à son tour de se soustraire au ressentiment de son père, alla se réfugier auprès de son nouvel ami. Rien ne lie plus fortement les hommes que le malheur et l'injustice. Les deux jeunes comtes de Sohiers et Vorbourg devinrent bientôt inséparables; et, pour premier gage d'une union si tendre, le dernier découvrit à l'autre la retraite de sa mère, et s'offrit à lui servir de guide et d'auxiliaire, pour l'en arracher. Les deux amis marchent ensemble à cette hasardeuse entreprise; mais le comte de Vorbourg était sur ses gardes; ses voisins, avertis comme lui, s'étaient ren-

dus à son appel ; il fallut livrer un rude combat avant de parvenir à la tour qui renfermait Hermance, et Adelbert, emporté par la vengeance, eut le malheur, en délivrant sa mère, de tuer le père de son ami. La tradition ne dit pas comment le jeune Vorbourg supporta cette fâcheuse épreuve ; mais elle ajoute que, tombé bientôt après dans le même gouffre où gémissait le comte de Sohiers, la délivrance de l'un et de l'autre devint, pour le noble Adelbert, l'occasion d'une nouvelle victoire, et de la plus douce de toutes, puisqu'elle réunit tout ce que l'injustice avait séparé, et réconcilia pour jamais la foi, la nature et l'amitié.

Telles étaient les mœurs de cet âge, où la force ne mettait jamais à l'abri des attentats de la force, où les plus épaisses murailles, où les rocs les plus inabordables n'étaient que des refuges incessament violés, où le fer même, dont on était toujours armé ou couvert, était impuissant à protéger les jours de l'innocence, comme à servir les desseins de l'honneur. Tels étaient ces siècles qu'on vante tant, sans les connaître ; et aujourd'hui le château de Sohiers, converti en une ruine pittoresque, ne sert plus que d'un but de promenade à l'usage des baigneurs qui viennent retremper leur santé aux eaux voisines de Belle-Rive.

De Sohiers, après avoir dépassé l'angle que fait au devant de la route une colline escarpée, on découvre la belle et large vallée de Delémont, où le paysage s'aggrandit, et où l'œil se dilate avec la nature. Mais, avant d'y entrer nous avions près de nous une gorge resserrée entre deux énormes rochers, et comment laisser échapper l'occasion d'un nouveau dessin à faire et de nouvelles émotions à sentir ? Nous avons donc escaladé lestement la hauteur, que couronnent, à peu d'intervalle, deux édifices du même âge, mais d'un caractère bien différent, une chapelle et un château-fort. L'un et l'autre portent le nom de Vorbourg, de ces nobles dont je vous parlais tout à l'heure ; mais le château-fort est depuis long-temps ruiné ; et la modeste chapelle, encore debout, s'enrichit journellement des nombreuses offrandes qu'y apporte une piété toujours nouvelle. Ainsi le temps, juste une fois, a consumé l'asile du fort et respecté celui du pauvre. Un tableau, suspendu dans le chœur, représente la consécration qui en fût faite, en l'an 1049, par le pape Léon IX ; et au-dessous de ce tableau, souvent renouvellé, l'inscription suivante, également rajeunie à plusieurs reprises, atteste le même fait :

L'AN 1049, LE PAPE SAINT-LÉON IX, FILS DE HUGUES IV, COMTE DE LA BASSE-ALSACE, ET DE HEILWIGE, COMTESSE D'EGISHEIM, CONSACRA CETTE CHAPELLE DE VORBOURG EN VISITANT L'ABBAYE DE MOUTIERS-GRAND-VAL, FONDÉE PAR SES ANCÊTRES.

Voilà donc toute une page de l'histoire du moyen âge, imprimée au front d'un de ces rocs impérissables ! Et quel lieu plus propre à réfléchir sur la vanité des destinées humaines, que cette hauteur sublime, d'où tout s'abaisse, se confond et s'efface ! Et quel

CHAPELLE ET ANCIEN CHATEAU DE VORBOURG

(Ancien Evêché de Bâle Canton de Berne.)

sujet plus digne aussi de méditation, que la vie même de ce pontife, si redoutable par son zèle ardent, par son infatigable activité, surtout par ses mœurs exemplaires; qu'on vit parcourant la France et l'Italie, les clefs et le bâton de Saint-Pierre à la main, réformant partout les abus, déposant les évêques indignes, châtiant les prêtres dissolus, excommuniant les princes usurpateurs des biens de l'église, et conduisant enfin lui-même une armée contre les Normands; puis, lorsque vaincu par ces Normands et devenu leur prisonnier, il les voit tomber à ses genoux, et demander à grands cris l'absolution, résistant seul à toute une armée victorieuse, et, seul debout, en face de ses ennemis prosternés, proclamant enfin l'oubli de son injure et le pardon d'un Dieu!

Château de Sohiers.

Imprimerie de Gerlacky rue Louis le Grand N° 27. Lith de C. Engelmann.

VII.e LETTRE.

12 Juillet 1823.

A Monsieur Auguste B. Desnoyers.

Nous ne fîmes qu'une courte halte à Delémont, petite ville qui donne son nom à la belle et spacieuse vallée où nous entrâmes au sortir des défilés de Vorbourg. De vieilles fortifications enceignent encore cette ville, et contrastent avec l'air paisible de ses citoyens, le silence et la solitude qui l'habitent, et surtout le riant paysage qui l'environne. Il est vrai que ces fortifications elles-mêmes, qui servaient jadis de résidence au Prince-Évêque de Porentruy, ont perdu depuis long-tems leur caractère hostile et leur destination martiale. Un vieux prélat, qui s'y tenait enfermé avec sa petite cour d'ecclésiastiques, n'avait rien de menaçant pour la contrée, pas plus que ces donjons penchés par l'âge, et que ces créneaux déserts. L'évêché et le château-fort ne se ressemblaient plus alors que par leur décadence commune; et c'étaient comme deux ruines de la féodalité qui s'écroulaient en même-temps.

Rien ne nous arrêtait à Delémont: que faire en effet d'une ville silencieuse et paisible, d'une paysage frais et fertile, sur les tablettes d'un voyageur et d'un artiste? Nous allâmes donc coucher, à une lieue de là, au petit village de Correndelin, situé tout à l'entrée des gorges de Moûtiers-Grand-Val; et le lendemain, de grand matin, nous étions déjà à les parcourir.

De toutes les entrées de la Suisse, je n'en connais pas de plus remarquable que celle-ci. C'est bien le péristyle le plus digne de ce superbe temple de la nature; c'est le vestibule le plus approprié à la Suisse; ou plutôt, c'est le vestibule du chaos même; mais du chaos, ordonné par la main du sublime architecte, qui crée et disperse les mondes à volonté. Vous n'avez pas fait quelques pas, au sortir de ce village de Correndelin, et jeté un dernier regard sur la spacieuse vallée de Delémont, que vous apercevez tout-à-coup devant vous une gorge étroite et profonde qui s'enfonce entre deux chaînes de rochers d'une élévation surprenante. Vous avancez encore de quelques pas, et vous êtes sous le portique même qui ouvre cette longue et majestueuse colonnade. Elle est formée de deux files parallèles de rochers qui se dressent à perte de vue, taillés en pilastres, arrondis en bastions, ou aiguisés

en obélisques; et pendant près de deux heures, le chemin que vous suivez, constamment resserré entre ces rochers sourcilleux et la Birse mugissante, n'a été conquis, à force de courage et d'industrie, que sur les débris des monts ou sur le lit même du torrent.

Si quelque chose a pu m'étonner, après les beautés incomparables de cette route étonnante, c'est l'indifférence dont le pays qu'elle traverse s'est vu jusqu'ici l'objet de la part des voyageurs et des naturalistes. Rien n'est cependant plus digne de l'attention de l'observateur, que la structure même de cette partie du Jura, si imposante par son élévation, si curieuse par la singularité des accidens qu'elle présente. On rencontre à chaque pas des rochers dont les couches bouleversées d'une façon terrible offrent encore l'image des convulsions d'un monde primitif; les unes redressées presque verticalement, les autres ployées à angles vifs; et toutes, bien qu'assises et affermies depuis tant de siècles, semblent être dans un mouvement perpétuel, tant elles offrent, dans leur immobilité même, de formes hardies et d'attitudes variées. Dans un endroit, j'ai remarqué d'immenses rocs décharnés, qui descendent perpendiculairement avec une roideur effrayante, et qui se correspondent si exactement des deux côtés de la route, qu'on les dirait taillés de main d'homme, au ciseau et à l'équerre; et ces énormes rocs sont feuilletés comme des couches d'ardoise, ou comme les tranches d'un livre. Dans un autre endroit, on en voit qui sont profondément creusés à leur base, tandis que leurs crêtes, chargées de forêts, surplombent à une hauteur et sous une inclinaison considérables. Ici, les rocs usés par les pluies, émoussés par les vents et crénelés par les orages, semblent près de succomber au poids de la vétusté; là, vigoureux et sains, dans leur verte vieillesse, ils n'offrent pas même les rides et les souillures que le temps imprime à tout ce qu'il touche. Plus loin, on rencontre d'énormes blocs entassés confusément dans le lit de la Birse, matériaux d'un amphithéâtre aérien, renversé tout-à-coup par quelque grande convulsion de la nature. Mais rien n'approche, en fait de singularité naturelle, de celle que j'ai remarquée à l'extrémité de cette gorge, tout près de Moûtiers-Grand-Val. C'est une masse énorme, de forme presque circulaire, de structure confuse et sans stratification apparente, qui couronne des rochers à couches régulières et horizontales, et qui s'y trouve comme implantée. Il est évident que cette masse solide a été apportée là par le mouvement des eaux, dans le temps où la croûte extérieure du globe était encore molle et flexible, qu'elle y a séjourné, et que, pénétrant par son poids la pâte calcaire de ces rochers, elle a fini par y prendre son assiette, tandis qu'eux-mêmes acquéraient peu à peu la consistance et la dureté de la pierre. Voilà donc un témoin de la formation du globe, suspendu, ou, pour mieux dire, incrusté à la cime des monts; il est là, comme scellé des mains du temps; et rien que la chûte du monde ne pourrait l'ébranler de sa position aérienne.

Villeneuve J.t

ENTRÉE DES GORGES DE MOUTIERS

(Ancien Evêché de Bale, Canton de Berne)

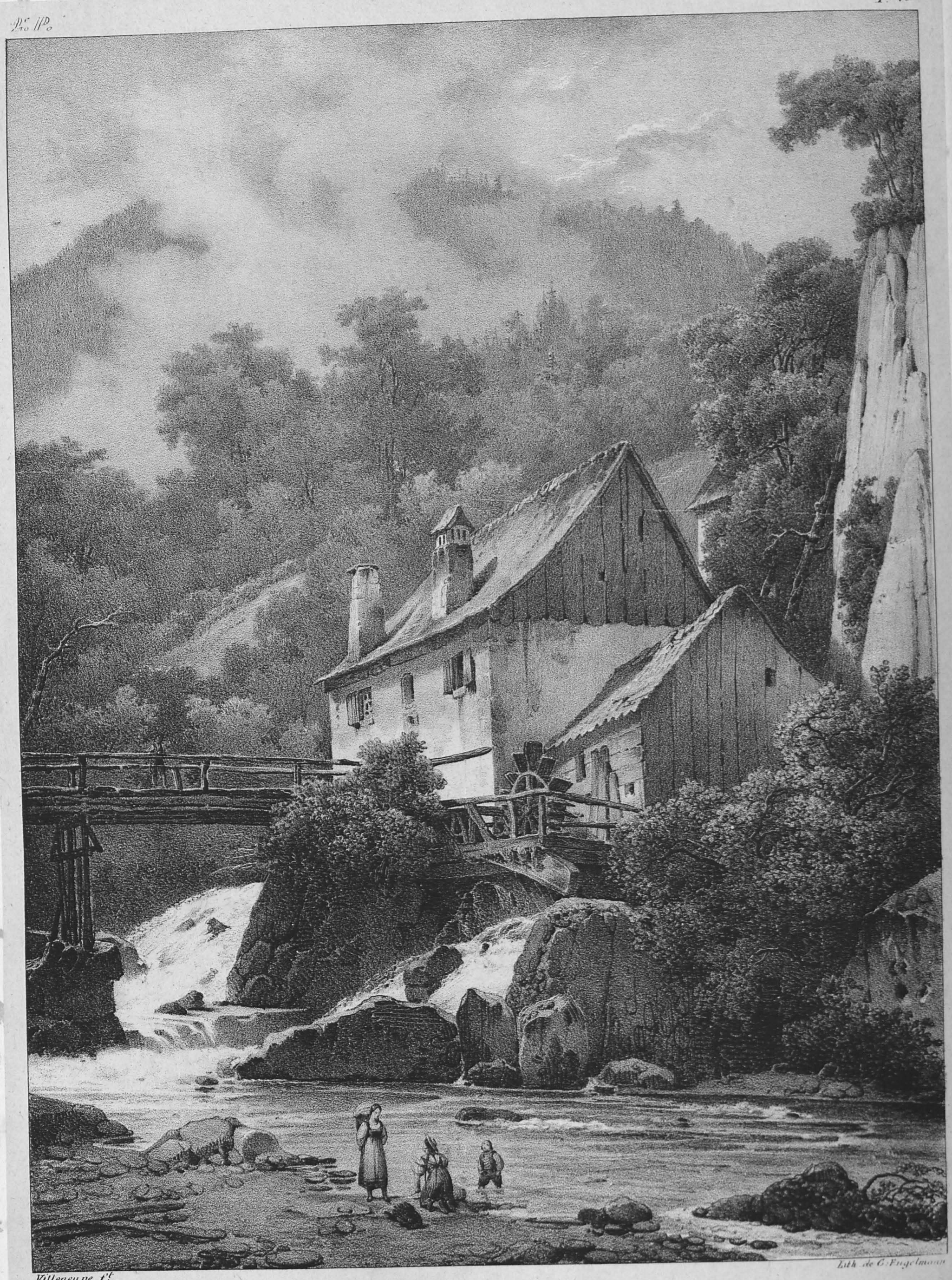
J'ai cédé, mon cher ami, au besoin de vous donner une idée générale de ces gorges de Moûtiers, si intéressantes et si peu connues. Mais c'est qu'en vérité je n'ai vu nulle part des rochers si remarquables par leur structure, par leurs nombreux accidens, par leurs formes pittoresques. Le Jura est une mine encore toute neuve pour le géologue; et nous-mêmes, qui le visitions en artistes, nous aurions pu y trouver à chaque pas, et devant chaque rocher, le sujet d'un dessin et d'une étude. Mais les ressources de l'art sont bornées, quand celles de la nature sont infinies; la parole se ressemble toujours, et le crayon se fatigue bien vîte, en présence d'une variété inépuisable; et le désespoir pénètre au sein de l'admiration même, par l'impuissance de rendre, sous des formes et avec des couleurs toujours nouvelles, ce qui paraît toujours nouveau.

Au défaut des observations naturelles, les gorges de Moûtiers offriraient encore au voyageur un vif et puissant intérêt. Des légendes pieuses et d'utiles fabriques, fixées sur ces rochers, montrent que, dans le long cours des âges, la religion et l'industrie se sont disputé ce pays sauvage, la religion, qui berce l'enfance des peuples de jeux brillans et de douces illusions, et l'industrie, qui prête à leur caducité des secours et des appuis nécessaires. Sur une saillie de rocher, à près de quatre-vingt pieds au-dessus de la route, est un échafaudage en bois, dont on ignore l'origine et la destination, mais où le peuple, qui croit d'abord tout ce qu'il voit, et finit par voir tout ce qu'il croit, révère les débris de l'hermitage de St.-Germain, premier apôtre de ces vallées. Non loin de là, un rocher creusé de manière à y placer un genou, est encore un monument de la dévotion de ce saint homme, qui venait là s'agenouiller dans ses prières; et un autre rocher, taillé en forme de siège, et qui dut servir aussi à ses pieuses contemplations, a été enlevé et placé, comme une relique, dans l'église de Correndelin. Ainsi se sont trouvés associés les jeux de la nature et ceux de la religion, dans un pays que l'une et l'autre ont rempli de leurs merveilles; l'évangile est en quelque sorte sculpté ici sur les rochers, comme il est écrit dans les cœurs, en traits primitifs; et un peuple simple, naïf et bon, voit des monumens de sa foi, et presque des objets de son culte, jusque dans les accidens du sol qu'il habite.

Plus tard, l'industrie vint donner à ce pays une physionomie nouvelle. Le fer, qui abonde dans les montagnes du Jura, en grains gros, durs et luisans, est devenu, surtout dans les gorges de Moûtiers, l'objet d'utiles exploitations. On trouve de belles fonderies à Correndelin, aux bords de la Birse; un peu plus loin, une scierie; ailleurs encore, une verrerie; et toutes ces fabriques, pittoresquement jetées sur le torrent, aux endroits mêmes où il bouillonne avec le plus de fracas, ou appliquées contre le roc, là où il se dresse avec le plus de hardiesse, animent encore ce singulier paysage. C'est en vain qu'une nature marâtre envie ici à l'homme, jusqu'au sol nécessaire pour le nourrir. Il reprend sur les

élémens eux-mêmes l'espace qu'elle lui refuse; il fait une usine au moyen d'une cascade; il plante une manufacture sur un rocher; et, au défaut de la terre qui lui manque, il exploite le fer, qu'il trouve partout sous sa main. Nulle part on ne rencontre plus de fabriques, de forges, d'ateliers, que dans ces vallées du Jura, et dans celles de Neufchâtel qui en sont voisines; tout le monde y est horloger, scieur, lapidaire ou forgeron, sans cesser d'être pasteur; tous les bras y sont occupés à fabriquer de la dentelle ou des ressorts de montre; tout le monde y fait des rubans ou des machines; et ce mélange d'eaux écumantes qui meuvent de nombreuses et puissantes roues, de nuages de fumée et de tourbillons de flammes, qui enveloppent des rochers noircis par les âges; ce bruit des machines qui se confond avec celui des torrens, et ce contraste, enfin, d'une population si active, resserrée dans des gorges si profondes, tout cela, sans doute, forme un des spectacles les plus singuliers qu'on puisse voir.

Je voudrois vous donner maintenant, mon ami, une idée de l'histoire de ces bonnes gens, qui n'est ni moins intéressante, ni moins curieuse, ni plus connue que la contrée qu'ils habitent. Mais ces détails pourraient, fatigué comme je le suis des courses de la journée, me mener un peu trop loin pour celles qui me restent encore à faire. Je remets donc ce récit à une autre lettre; et je pourrai d'ailleurs vous parler plus pertinemment de ce peuple, quand j'aurai revu son pays.



MARTINET DE ROCHE.

(Ancien Evêché de Bâle (Canton de Berne)

VIII.e LETTRE.

13 Juillet 1823.

Au Même.

Nous étions revenus, hier, coucher à Correndelin, après avoir fait sur les lieux le choix des vues que notre ami Villeneuve se proposait d'en emporter; mais jamais, peut-être, nous ne nous étions trouvés dans un pareil embarras de richesses. La nature étale ici à chaque pas des accidens si pittoresques, dans l'agroupement des rochers, des eaux, des forêts et des fabriques; l'œil, attiré et flatté dans tous les sens, voit à chaque instant se développer tant d'aspects nouveaux, et se produire tant de combinaisons nouvelles, que l'on ne sait à quoi s'arrêter de préférence; et l'on erre long-temps le crayon à la main, et l'exclamation à la bouche, sans pouvoir se fixer nulle part. La Birse surtout, avec les mouvemens si variés de ses ondes, tantôt écumantes et furieuses, tantôt calmes et presque immobiles, avec les ponts légers et tremblans qui la traversent, avec les roues qu'elle meut et les bras qu'elle occupe, abonde en sujets charmans de paysages; et comme ici on ne la perd pas de vue un seul instant, vous la retrouverez aussi dans tous les dessins de Villeneuve.

A un quart-d'heure de l'entrée des gorges de Moûtiers, que vous verrez fidèlement représentée dans le premier dessin de notre ami, on rencontre le Martinet-de-Roche, dont les fabriques se groupent si bien avec des rochers couverts de mousse et couronnés de bois, qu'elles semblent avoir été construites tout exprès pour la composition d'un paysage. La verrerie près de Roche, dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, mais que vous connaîtrez bien mieux d'après le dessin de Villeneuve, vous offre, réunis comme à plaisir, les divers accidens qui donnent à ce pays une physionomie particulière, des rochers à pic d'une élévation prodigieuse, des montagnes boisées par étages, des eaux qui se jouent et bouillonnent parmi les débris, des ateliers et des fourneaux dont la flamme, qui se reflête à la fois dans ces eaux et sur ces rochers, donne à tous les objets une couleur singulièrement originale. Enfin, le village de Roche vous montre sous l'aspect le plus paisible et le plus frais, un paysage tel qu'il s'en rencontre souvent dans ces gorges de Moûtiers, orné de cette riche végétation, de ces rustiques fabriques et de ces cataractes naturelles de la

Birse, qui, à l'issue d'un défilé sombre et sévère, reposent agréablement la vue fatiguée des grandes scènes de la nature.

Disons maintenant un mot des hommes qui méritent bien d'occuper aussi une place dans ce tableau, et sans lesquels un paysage, quelqu'il fût, resterait toujours inanimé. L'histoire des habitans du Val-de-Moûtiers se cache dans les profondeurs, et, pour ainsi dire, dans les abymes de leur pays. Mais les premiers monumens d'une main humaine qu'on y rencontre, indiquent l'œuvre des Romains. Ce sont les Romains qui percèrent cette forêt sauvage; qui domptèrent ce torrent fougueux, qui vainquirent ici la nature, comme ils avaient vaincu le monde; et leur langue se retrouve encore imprimée sur ces rochers, en caractères ineffaçables comme elle, indestructibles comme eux-mêmes. Mais les Romains n'avaient songé qu'à ouvrir un passage à leurs armées; ce pays n'avait encore vu que des conquérants; ce fut le christianisme qui y fixa des hommes et qui y créa des citoyens. Un prêtre renommé par sa sagesse, Saint-Germain, de Trèves, vint, au huitième siècle, y fonder un couvent; d'autres habitations s'élevèrent bientôt autour de sa demeure; des forêts furent abattues, le sol fut défriché; et la culture et l'industrie pénétrèrent de proche en proche partout où la religion put atteindre. Alors, en effet, les hommes ne trouvaient un peu de sécurité que dans le voisinage des lieux saints; et un hameau ne pouvait subsister qu'à l'ombre d'un monastère. Le village de Moûtiers naquit ainsi d'un couvent; et ce nom même de Moûtiers témoigne encore de cette origine, quand ce couvent a disparu.

Si les moines de Moûtiers, après avoir défriché un pays sauvage, s'étaient bornés à en être les bienfaiteurs, ils auraient pu en rester toujours les maîtres. Mais, devenus riches, ils voulurent jouer un rôle dans le monde, et prendre part à des querelles politiques; et dans le fameux démêlé du pape Grégoire VII et de l'empereur Henri IV, ils se déclarèrent pour le pape, quand leur évêque, qui était celui de Bâle, s'était rangé du parti de l'empereur. Cette ambition les perdit. Ils furent chassés et remplacés par un chapitre de chanoines, dont le siége fut établi à Delémont, et dont le Prévôt, succédant à tous leurs droits, régna seul en leur place sur les vallées de Moûtiers. C'était encore, il est vrai, un seigneur ecclésiastique; et les habitans de Moûtiers, qui n'entendaient rien à la querelle des investitures, et qui étaient accoutumés d'obéir à des moines, auraient pu croire qu'ils n'avaient pas changé de maîtres. Malheureusement, les moines et les prélats de ce temps-là avaient les inclinations et les habitudes belliqueuses des princes temporels. L'évêque de Bâle était constamment en guerre avec tous ses voisins, avec les comtes de Neufchâtel, avec les républiques de Berne et de Soleure, et même avec les empereurs. Quand les troupes de l'évêque étaient battues, c'était toujours sur les terres de la Prévôté; et quand on se réconciliait, c'était encore aux dépens

Villeneuve Jr.

VERRERIE PRÈS DE ROCHE

(Ancien Evêché de Bâle Canton de Berne).

de la Prévôté. Cet état de choses dura jusqu'à la fin du XVe siècle, où, par un incident assez bizarre, la Prévôté devint elle-même l'objet des guerres dont elle n'avait été jusque-là que le théâtre. Deux compétiteurs se disputaient alors la charge de Prévôt du Chapitre; l'un Jean Mayer, bourgeois de Berne, avait pour lui la recommandation du dernier titulaire, et une bulle d'investiture du pape Innocent VIII; l'autre, Jean Pfyffer, de Lucerne, avait la nomination de l'évêque; et l'un et l'autre, comme pour suppléer à l'insuffisance de leurs titres, s'étaient pourvus d'avance d'argumens plus efficaces. Mayer qui venait prendre possession de sa dignité, avec un nombreux cortége d'amis et de parens, trouva son rival qui l'attendait à l'entrée du pays, soutenu des troupes du chapitre et de l'évêché, et qui le repoussa. Mais le Bernois revint bientôt accompagné des milices de sa ville; le Prévôt intrus fut chassé à son tour; et grâce à cette intervention des Bernois, la bulle du pape fut reconnue valable, l'élection de Mayer, canonique, et son installation, régulière. Il n'y eut encore que la Prévôté qui souffrit de cet accord. Elle fut cédée aux Bernois pour les frais de leur expédition; et le zèle que ces républicains montraient alors pour soutenir les bulles du pape, leur procura le double avantage de faire un prélat légitime et d'acquérir un beau pays.

Cependant l'évêque de Bâle n'avait pas renoncé pour lui-même à la possession de ce pays. Il se rendit à Berne, accompagné de gentilshommes, de magistrats et de prêtres, pour réclamer en personne la restitution de la Prévôté, et les Bernois consentirent enfin à la rendre, sous la condition que la *combourgeoisie* qu'ils avaient faite avec ce petit État, demeurerait inviolable, et qu'on leur paierait cinq mille livres pour les indemniser des frais de la guerre. C'est ainsi que les gens de Moûtiers rentrèrent sous la juridiction ecclésiastique, en devenant alliés d'une république. Mais d'abord ils ne connurent de cette alliance, que les sacrifices et les risques qu'entraîne une liberté récente. Les assauts livrés à l'indépendance helvétique dans les dernières années du XVe siècle, s'étendirent principalement dans les vallées du Jura. Les troupes impériales ravagèrent la Prévôté, tandis que les autres territoires de l'évêque étaient respectés, comme faisant partie du corps germanique; et sans doute que cet évêque était bien aise de faire sentir ainsi à ses sujets les inconvéniens d'une alliance républicaine. Quoiqu'il en soit, lorsque, dans le cours des années suivantes, la réforme fut portée de Neufchâtel dans la Prévôté, par Farel, elle y fit des progrès rapides, grâce peut-être à ces souvenirs encore récents; et l'an 1529, elle fut solennellement établie dans une grande partie du pays, et à la pluralité des suffrages. Alors, en effet, un cas de conscience se discutait comme une affaire d'État; et l'on changeait de croyance et de culte, comme on changeait d'alliance et de parti. Mais malgré cette révolution religieuse, tous les habitans de Moûtiers, ré-

formés et catholiques, restèrent à la fois sujets de l'évêque de Bâle, et combourgeois de la république de Berne, parce qu'alors aussi tous les droits acquis demeuraient inviolables. Cet état de choses amena nécessairement, entre Berne et l'évêque, des conflits de juridiction, au milieu desquels la tranquillité du pays fut quelquefois compromise. Enfin, un dernier traité conclu entre les deux parties, en 1711, fixa les droits respectifs des deux communions et des deux puissances; les réformés furent mis en possession de toute une portion du pays, qui fut nommée *sur les roches;* les catholiques occupèrent l'autre moitié, dite *sous les roches;* et il sembla que la nature elle-même eût été consultée, aussi bien que la religion, dans cet accord de la politique. Aussi subsista-t-il sans altération jusqu'à l'époque de la révolutiou française, qui, sans respect pour la politique, pour la religion, et pour la nature, envahit à son profit la Prévôté de Moûtiers. Les habitans de ce pays devinrent quelque temps Français; ils sont depuis redevenus Suisses, et ils font maintenant partie du canton de Berne, sans distinction de croyance, et jusqu'à nouvel ordre. Car nous ne sommes plus à ces temps grossiers du moyen âge, où les peuples choisissaient eux-mêmes leurs maîtres, leurs alliés et leur croyance. Aujourd'hui, ils reçoivent tout de la décision d'un congrès, ou d'une bataille: et c'est ainsi que les hommes, en s'éclairant, sont devenus plus libres et plus heureux.

Telle est en abrégé l'histoire de ce pays; et telle serait aussi, à bien peu de chose près, l'histoire de l'Europe moderne, si on la réduisait à ses termes les plus simples. Nous la verrions, encore toute couverte des débris de l'Empire romain écroulé, s'agiter peu à peu sous cette masse informe de décombres, passer de la domination des barbares à celle des prêtres, et retrouver au sein de la religion les titres du genre humain, qui s'étaient perdus dans ce grand désastre. Plus tard, nous la verrions partagée entre un clergé riche et puissant, et des États qui aspirent à le devenir, long-temps flottante entre des croyances qui s'affaiblissent et des lumières qui se rallument, souffrir de la longue lutte du sacerdoce et de l'empire, mais plus encore s'éclairer de leurs fautes et s'enrichir de leurs pertes; puis enfin, se fixer dans un juste équilibre de tous les droits et de toutes les puissances, jusqu'au moment où l'intérêt et la force, devenus les seuls arbitres des nations, il n'y a plus pour les rois que des trônes sans fondement, et pour les peuples, que des fictions sans valeur. Voilà bien, en effet, mon cher ami, ce que l'on a vu, et ce que l'on voit par toute l'Europe; mais ce qu'on ne voit qu'en Suisse, et surtout dans cette partie de l'évêché de Bâle qui nous occupe, ce sont des habitudes locales tellement liées à la conformation du pays, qu'elles ne changent et ne s'altèrent guère plus que ce pays même; ce sont des mœurs façonnées et trempées en quelque sorte comme ces rochers du Jura, dont un si long âge n'a fait qu'émousser les arètes. Ici les croyances

subsistent encore toutes vives, comme au jour où le premier prédicateur de l'évangile les apporta dans ces vallées; le cours des siècles n'y a guère fait plus de ravages, que celui des torrens qui les traversent; et la révolution elle-même y a passé, sans y laisser plus de traces, que la Birse enflée des premières pluies du printemps. On ne se souvient plus à Porentruy qu'il y ait eu des sous-préfets français; on ne s'aperçoit pas à Moûtiers qu'il y ait un baillif bernois. Quelques centaines d'Anabaptistes, qui contrasteraient partout ailleurs, par leurs mœurs simples et pures, se font à peine remarquer en ce pays; et le gouvernement de Berne, qui les chassa jadis de son canton, et qui vient de les retrouver ici, pouvait seul les reconnaître, parce que seuls ils étaient restés les mêmes. Heureux pays, que celui où le peuple et la nature, liés comme par un contrat indissoluble, s'attachent ainsi l'un à l'autre, et où les générations, toujours pures et semblables à elles-mêmes, se succèdent comme les ondes des ruisseaux qui le parcourent!

Ruines de l'Abbaye de Moutiers.

Imprimerie de Gœbelin, rue Neuve-le grand, N° 27. Lith. de G. Engelmann.

IX.E LETTRE.

Ce 13 juillet 1823.

A Monsieur Auguste B. Desnoyers.

Nous avions traversé pour la seconde fois les gorges de Moûtiers. On en sort par un portail naturel, digne en tout de cette étonnante architecture. D'immenses feuillets de roc, relevés verticalement, se dressent des deux côtés de la route que la Birse remplit presque toute entière. L'œil ne mesure qu'en tremblant l'élévation de ce formidable boulevard; l'imagination elle-même se refuse à calculer la force prodigieuse qui déplaça et rompit ces masses énormes. Il n'y a que la piété crédule des habitans de Moûtiers, habituée à ne reculer jamais devant un miracle, qui reconnaisse ici sans hésiter l'œuvre de la main puissante de Saint-Germain. C'est ce prédicateur de l'évangile qui ouvrit ce passage, qui construisit cette route, qui soumit partout la nature à son pouvoir, et qui périt pourtant victime des passions humaines, comme s'il était en effet plus difficile de triompher de l'homme que de la nature! Mais les habitans de Moûtiers n'ont pas tant de philosophie; ou du moins toute leur philosophie consiste à croire à un miracle.

Au sortir de cette gorge étroite, on se voit tout d'un coup dans une vallée large et fertile, où est situé le beau village de Moûtiers-Grand-Val. Entre cette foule d'habitations rustiques, toutes pareilles, toutes uniformes, qui se pressent les unes contre les autres, la maison du baillif se distingue seule par une ordonnance un peu ambitieuse; elle est bâtie sur une hauteur, en face du Jura, comme pour mettre en présence toutes les grandeurs du pays. On entre bientôt dans une seconde gorge, plus sauvage, plus imposante encore que la première. Il semble que la nature y ait voulu rivaliser avec elle-même, en entassant sans aucun ordre les masses les plus gigantesques; et quelquefois on dirait qu'elle ait cherché à imiter les procédés de l'homme, en disposant, avec une incroyable régularité, des masses plus colossales encore. Des bandes de roches nues et de roches boisées se succèdent alternativement, comme les étages d'un édifice. Les couches calcaires y laissent apercevoir, dans leur superposition horizontale, les joints des pierres, et pour ainsi dire, l'ap-

pareil de la construction à peine endommagé par le temps; et, quelques pas plus loin, ces mêmes couches, redressées, ployées, rompues dans tous les sens, attestent un bouleversement dont on ne contemple les effrayans vestiges qu'avec un saisissement involontaire.

Nulle part encore le Jura ne m'avait apparu sous des formes aussi grandioses; nulle part il ne porte une empreinte si mâle et si vigoureuse, que dans le trajet d'une heure et demie, de Moûtiers au village de Court. J'ai fait deux fois cette route à pied, m'arrêtant à chaque pas, pour réfléchir ou pour admirer, l'œil égaré de rocher en rocher, l'oreille attentive au bruit des torrens; je m'y suis laissé surprendre par la nuit; et je ne saurais vous dire combien de sensations douces et mélancoliques, fortes et profondes, j'ai recueillies durant ce trajet de trois heures, où, rassemblant mes souvenirs de tous les temps, en présence de tous les objets qui me frappaient, je crus retrouver le tableau entier des Alpes encadré dans le Jura.

Au nombre des beautés de cet admirable paysage, on doit comprendre la route même qui le traverse. L'art et la nature y ont uni leurs efforts et associé leurs ressources. C'est la Birse qui, la première, s'ouvrit un passage à travers les rochers; c'est elle qui, enseignant à l'homme les moyens de la vaincre, jetta elle-même les premiers ponts qu'elle pût supporter; c'est elle enfin, qui, traçant par son cours la seule voie praticable, en même temps qu'elle en rassemblait tous les matériaux sur son passage, devint, pour ainsi dire, le premier architecte de cette route étonnante. L'ouverture de Pierre-Pertuis qui la termine, est encore une œuvre de la nature, où l'industrie des Romains n'a eu qu'à travailler d'après ses instructions et sur son modèle. Lorsque plus tard, les malheurs de l'empire et le cours des siècles, qui accumulèrent tant de ruines sur toute la face de l'Europe, eurent encombré de plus de débris encore cette voie romaine, ce fut la main des moines de Moûtiers qui répara lentement ces longs dégats; et peut-être que la tradition qui nous montre Saint-Germain, séparant miraculeusement les roches de Moûtiers, n'est qu'un hommage rendu à la vérité dans cette langue symbolique qui est partout le premier langage des peuples. On suit encore avec intérêt, à travers les sombres obscurités du moyen âge, comme à travers les sombres détours de la Birse elle-même, la trace des travaux successifs qui furent entrepris pour la dompter et pour la suivre. La reine Berthe, au dixième siècle, fit élargir et réparer ce chemin, qui ne fut cependant rendu accessible aux plus lourdes voitures, que dans le cours du dernier siècle. Les habitans de la Prévôté employèrent leurs bras à ce grand ouvrage; un évêque de Bâle y mit son nom, et une inscription latine, digne des Romains, aussi bien que l'entreprise qu'elle est destinée à consacrer, se lit encore sur un rocher élevé, à côté de la route. Vous ne verrez, mon ami, dans le dessin de Villeneuve, que ce rocher et la partie du chemin qu'il domine; mais ne vous suffit-il pas, en effet, pour

LE VILLAGE DE ROCHE

(Ancien Evêché de Bâle Canton de Berne).

apprécier ce grand ouvrage et l'inscription même qui le concerne, de voir le cadre majestueux qui la renferme?

Des deux ponts sur lesquels on passe la Birse, vous ne verrez pareillement que le second dans le dessin de Villeneuve; mais c'est aussi celui qui offre à la fois l'aspect le plus pittoresque et le cadre le plus imposant. Les rochers qui l'enserrent, se rapprochent tellement en cet endroit, et leurs crêtes sourcilleuses s'y dressent à une telle hauteur, qu'il y règne, dans les trois quarts de la journée, une obscurité mystérieuse, et que le soleil éclaire à peine durant une heure le fond de cette sombre gorge. Mais que ne puis-je, au défaut du crayon de notre ami, vous rendre sensible par la parole, l'aspect que présentent ces vallées mélancoliques, à ces dernières heures du jour où la lumière commence à s'éteindre, et par ces temps nébuleux où tout s'efface et se confond! Quel plaisir de s'arrêter, le soir d'une belle journée d'automne, au pied de ces énormes rochers, quand le crépuscule et le brouillard, glissant à la fois sur leur surface, y produisent mille objets fantastiques, et quand à son tour, l'imagination venant à s'emparer de ces objets, leur prête des formes réelles, les revêt d'un habillement aérien, et les promène à l'aide du vent léger qui les emporte, de sommité en sommité et d'un rocher à l'autre, comme des ombres fugitives, qui se jouent autour de ces mornes colosses, et qui finissent par s'éclipser et par se perdre dans les détours de cet immense labyrinthe! A toutes ces illusions qui naissent de la matière et de la couleur, ajoutez encore, par la pensée, le prestige de ces rocs chargés de sapins, qui, lorsque le vent souffle avec violence, semblent autant de Titans à l'attitude menaçante, à la chevelure hérissée; ajoutez-y le bruit des torrens, qui seul retentit sans cesse dans le silence de ce désert, ou celui des vents qui l'ébranlent par intervalle; le sol qui s'agite et frémit sous vos pas; et le ciel, qui se ferme ou se cache sur votre tête; et vous n'aurez encore qu'une bien faible idée des émotions qu'on éprouve au sein de cette admirable nature, qui, aggrandissant tout en sa présence, et relevant l'homme à sa hauteur, n'engendre que des pensées gigantesques, et ne produit que des illusions sublimes comme elle.

Ce n'est pas sans une sorte de regret que l'on s'arrache à ces contemplations mélancoliques, pour continuer sa route; et tel est le charme qui s'y attache, jusque dans les souvenirs qu'on en conserve, que j'ai peine moi-même à me priver de ces douces réminiscences, pour reprendre le fil de mon récit. Mais on a du moins dans le voyage l'avantage qui se perd dans une relation, de retrouver à chaque pas et devant chaque rocher de nouveaux objets de surprise et d'admiration. Durant une heure et demie, que l'on met à traverser ce défilé, jusqu'à Court, où la vallée s'élargit pour ne plus se refermer, l'âme, l'œil et l'imagination sont continuellement occupés, et une sensation plus vive succède bien vîte à une sensation qui s'épuise. Sorti de cette gorge, on se voit une autre fois

encore transporté dans un nouvel ordre d'idées, aussi bien que dans un nouveau monde. La vue erre avec complaisance sur les charmans villages qui peuplent la vallée, et sur ces foules de fermes isolées qui décorent la croupe des collines; et, dans le fond, la Birse faible, indécise et comme flottante au gré du caprice qui la promène, dessine en se jouant mille courbes élégantes, et poursuit nonchalamment sa route, marquée, ici, par l'écharpe d'argent qu'elle étend sur le verd des prairies, là, par l'étroite lisière d'arbustes aquatiques à l'ombre desquels elle semble se plaire à se cacher.

On arrive ainsi à Court, village qui donne son nom aux dernières et aux plus pittoresques de toutes les roches de cette partie du Jura. De là, on traverse plusieurs villages, entr'autres, Bevillard et Mallerai, avant d'arriver à celui de Tavannes, situé à l'extrémité de la vallée. Ces villages se ressemblent tous, et n'ont rien qui les recommandent à l'attention du voyageur, si ce n'est peut-être cette uniformité même, qui n'est ici que celle de l'aisance et du bonheur. Il y a cependant, sur le village de Bevillard, une particularité qui n'est pas aussi commune, c'est qu'il eut pour pasteur, au commencement du siècle dernier, un cousin de madame de Maintenon, petit-fils du fameux Théodore Agrippa, et qui se nommait Samuel d'Aubigné. Cet homme, que les vicissitudes de sa destinée avaient conduit dans ces vallées du Jura, tandis qu'un autre caprice de la fortune avait porté sa parente sur le trône de France, fut en vain sollicité, par cette femme toute-puissante, d'abandonner l'asile et le culte qu'il avait choisis, pour rentrer dans la communion catholique. Il préféra jusqu'au bout son obscur ministère à une abjuration brillante, et resta pauvre dans un coin du Jura, plutôt que de se montrer en converti à la cour de Louis XIV. Sa petite-fille vivait encore à la fin du dernier siècle, et, dans sa vieillesse, elle avait été l'objet de la bienfaisance du sénat de Berne: singulier effet des jeux du sort, que le sang de madame de Maintenon, qui s'était si vîte épuisé en France où il avait régné, se fût transmis jusqu'à la troisième génération dans une humble cure du Jura, et que ce sang, honoré de la faveur de Louis-le-Grand, ait eu besoin des secours d'une petite république suisse!

Nous avons trouvé à Tavannes, où nous devons passer la nuit, un excellent gîte, et une auberge telle qu'on n'en rencontre pas toujours dans les plus grandes villes de France, telle qu'il en existe presqu'à chaque village de cet heureux pays. Je vais me livrer au repos dont j'ai besoin, et demain je reprendrai ma lettre, après avoir achevé mon voyage.

Villeneuve f.t

PONT ENTRE MOUTIERS ET COURT.

(Ancien Evêché de Bâle, Canton de Berne)

CHEMIN ET INSCRIPTION PRÈS DU PONT DE COURT.

(Ancien Evèché de Bâle, Canton de Berne).

X LETTRE. 14 Juillet 1823.

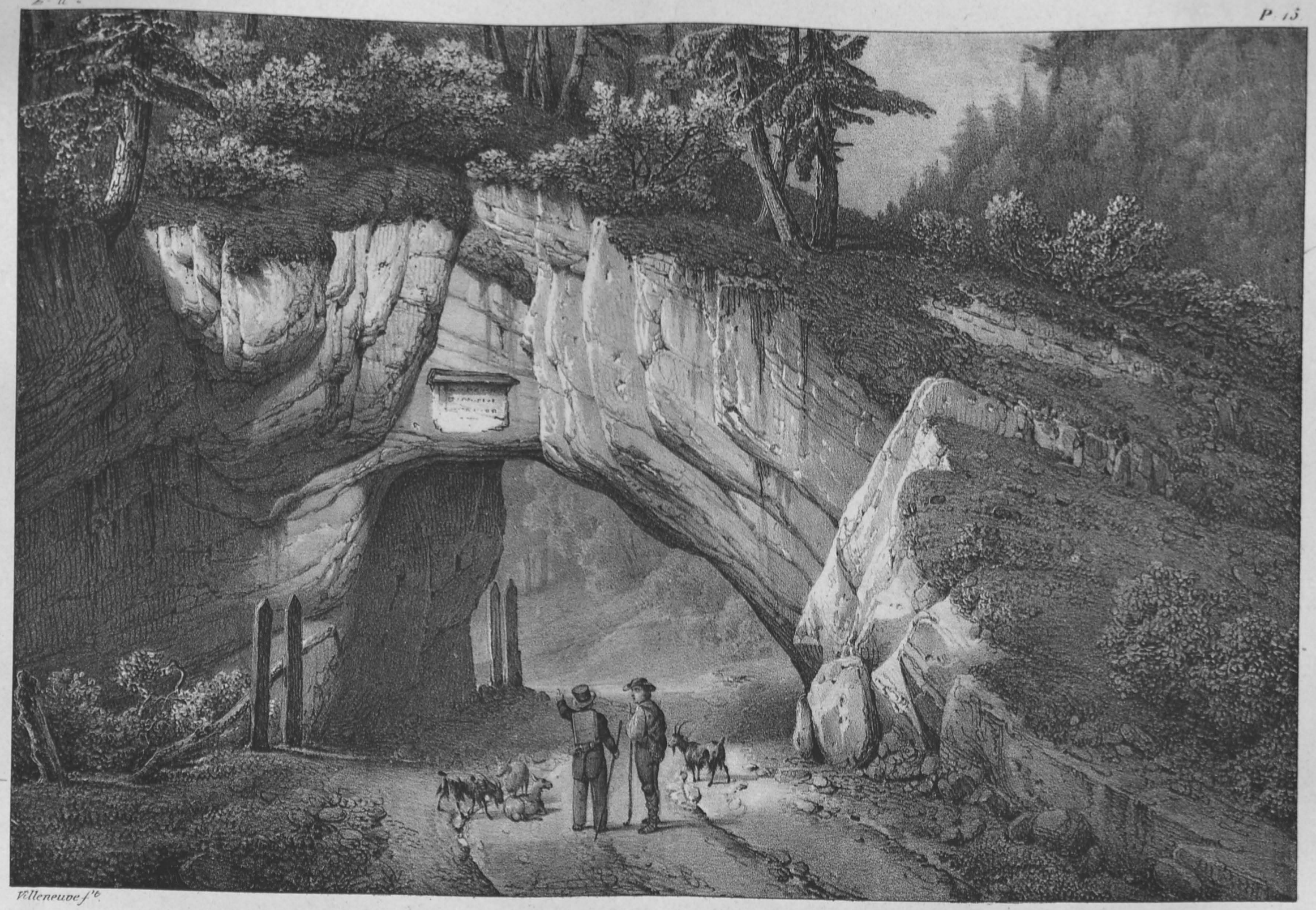
Au Même.

Le village de Tavannes, où nous avons passé la dernière nuit, est situé au fond de la vallée de la Birse, tout près du berceau même de cette rivière, et au pied des rochers qui le renferment. La position de ce village, au centre d'un agréable vallon, a quelque chose de doux et d'attrayant, surtout lorsqu'on le considère du haut des rochers qui le dominent, par l'ouverture de Pierre-Pertuis. C'est-là, en effet, qu'à peine arrivés à Tavannes, et malgré la fatigue d'une journée laborieuse, nous avons couru, Villeneuve et moi, pour contempler, aux derniers rayons du jours, cette fameuse *roche percée,* à laquelle est resté imprimé le nom des Romains, comme à l'une des ruines de leur empire. Du point où notre ami s'est placé pour en esquisser le dessin, vous pourrez vous faire, de la grandeur et de la forme de cette ouverture, une idée nette et exacte; vous verrez, sinon l'inscription elle-même, du moins la place qu'elle occupe, sur la face même du rocher qui regarde le vallon de Tavannes, et vous apercevrez au haut de ce rocher la naissance d'une forêt toute entière qui le couronne. Mais ce que vous ne verrez pas dans ce dessin, et ce qu'aucun dessin ne pourrait sans doute vous offrir, c'est l'aspect que présente la vallée de Tavannes, vue au travers de l'ouverture de Pierre-Pertuis, dans les dernières heures du jour. Ce paysage, si tranquille et si frais, encadré par cet énorme rocher, tout noirci des ombres de la vétusté; l'obscurité qui va s'épaississant de moment en moment sous cette sombre voûte, tandis qu'une lumière égale et pure glisse encore sur tous les objets de la plaine; l'opposition magique de tons et des couleurs, entre ce premier plan, si largement dessiné, si fortement prononcé, et la transparence et la clarté des plans secondaires; et, par dessus tout cela, ce grand nom des Romains, dont on voit ici l'œuvre impérissable, ces souvenirs de la ville et de la langue éternelles, qui vous entourent, qui vous pressent au sein des rustiques fabriques d'un paysage suisse; il y a là de quoi désespérer l'artiste qui veut lutter avec des armes iné-

gales contre tous les prestiges de la nature, mais aussi de quoi occuper des heures entières, dans une extase pleine de charmes, l'homme qui ne prétend que jouir de la vue de tant de beautés, en pénétrer son âme, en empreindre sa mémoire, et faire, de cette contemplation de quelques instans, l'objet et l'ornement de ses dernières pensées.

La nuit m'avait surpris sous la voûte de Pierre-Pertuis, et je ne pus m'en arracher, que lorsque l'obscurité eut étendu son voile sur tous les objets. Ce matin, j'y suis retourné dès la la pointe du jour, et j'y ai joui d'un spectacle tout nouveau, mais qui ne se refuse pas moins aux efforts de la plume ou du crayon. J'ai pu, à la clarté du soleil, lire les caractères romains gravés à cette hauteur, malgré la rouille des siècles qui les couvre et qui les a rongés en partie. Il n'est pas facile de rétablir, dans son état primitif, une inscription maltraitée par le temps, moins encore toutefois que par les antiquaires. Mais ce qu'on y apprend avec certitude, et ce qui dispense d'en savoir d'avantage, c'est qu'*un Duumvir*, dont le nom, livré depuis trois siècles aux disputes des savans, n'importe guère à la postérité, et qui était magistrat *de la colonie d'Avenches,* particularité plus intéressante à connaître, *fit ouvrir ou construire* cette route, car le mot principal est effacé ou douteux, *sous le règne des Augustes, Marc-Aurèle, et Aelius-Verus.* Au reste, la voie romaine qui passait par Pierre-Pertuis, n'était qu'une route secondaire, puisque la grande voie militaire, qui allait d'Avenches (*Aventicum Helvetiorum*) à Augusta (*Augusta Rauracum*), passait indubitablement par Bienne et Soleure, sur le revers oriental du Jura. Car l'itinéraire d'Antonin, qui donne ces dernières stations, ne fait aucune mention de Pierre-Pertuis (*Petra-Pertusa*), quoiqu'il indique en d'autres endroits de semblables *roches percées*, et que celle-ci méritât bien d'être distinguée dans le nombre de ces accidens de la nature ou de ces prodiges de l'industrie. Le passage de Pierre-Pertuis réunit en effet ces deux genres de mérite. Il est évident que la nature seule a pu pratiquer d'abord, dans cette masse énorme de rochers, une ouverture que le ciseau a ensuite élargie, mais sans chercher à en corriger l'irrégularité. La voûte, inégalement surbaissée, peut avoir maintenant quarante pieds de hauteur sur une largeur un peu moindre. Une porte scellée en cet endroit fermerait absolument de ce côté l'accès de la Suisse; mais il vaut mieux, en effet, le laisser ouvert et libre, comme la Suisse elle-même; surtout si elle sait se défendre, contre les invasions de l'étranger, par des mœurs fortes et pures, genre de rempart où le canon et l'or même ne puissent faire de bréches.

A quelques pas au dessous de Pierre-Pertuis, se trouve la source de la Birse, et cette source est charmante, comme la Birse elle-même. Elle sort à flots pressés d'un rocher mousseux. A peine échappée de l'urne qui la recèle, elle fait déjà tourner trois roues de moulin; et de petites truites se jouent dans son onde naissante. L'Erguel, ou Val-Saint-



Villeneuve f.t

PIERRE PERTUIS.

(Ancien Evêché de Bâle, Canton de Berne).

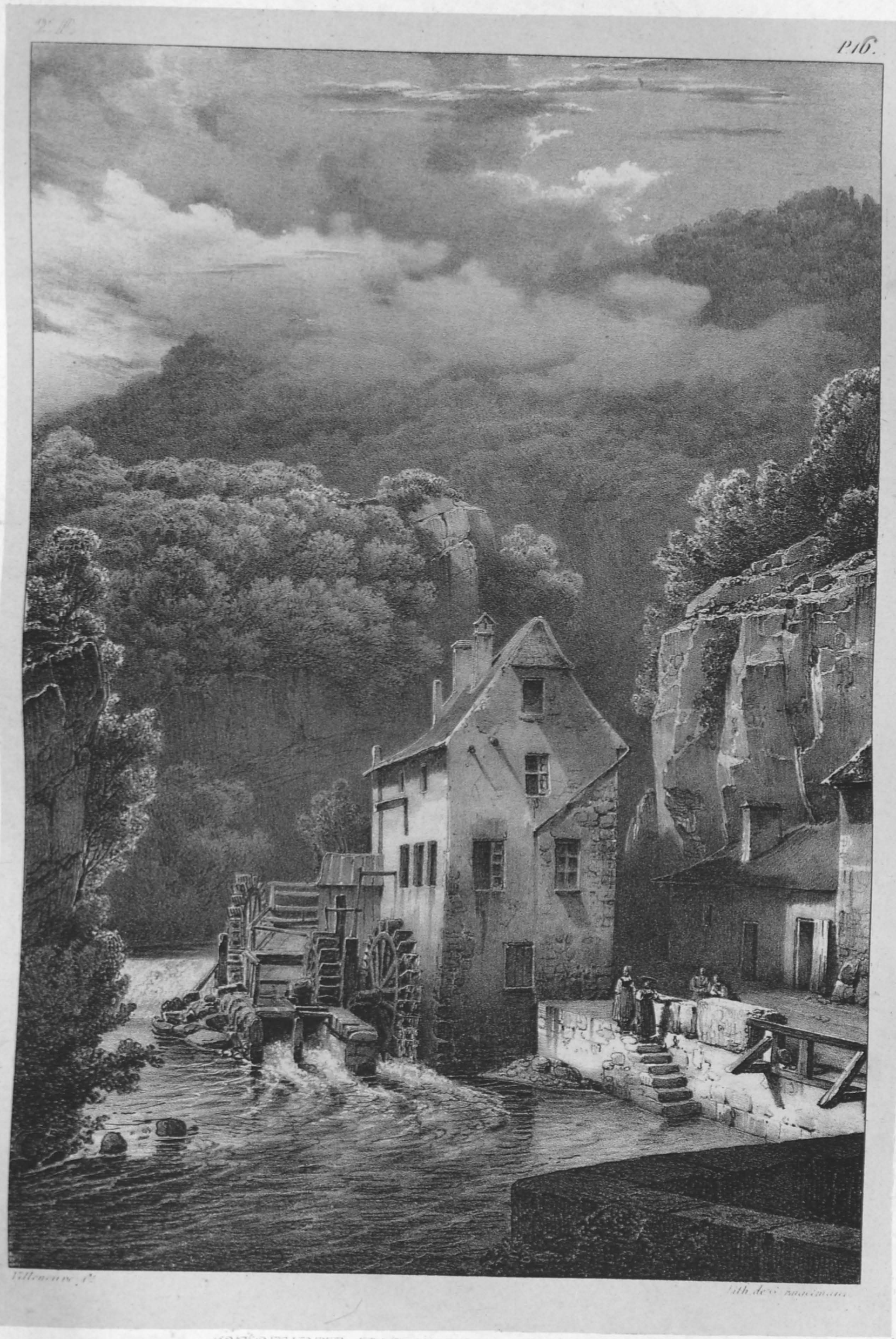
Imier, où l'on entre au sortir de Pierre-Pertuis, n'est pas aussi pittoresque que la vallée que nous venons de quitter. Une sœur jumelle de la Birse qui y verse le tribut de ses eaux vagabondes, la Suze, embellit seule ce paysage sévère par la grâce et la vivacité de ses mouvemens. Nymphe capricieuse, comme toutes ces naïades du Jura, tantôt elle se cache dans les profondeurs d'un abyme, où son cours ne se révèle plus à l'œil que par le rideau d'arbustes qui l'ombrage; tantôt elle s'épanche mollement dans des plaines, qu'elle embrasse en de vastes détours ou qu'elle découpe en petites îles couronnées de frênes, d'érables et de saules. De Sonceboz, grand et beau village où l'on arrive en une demi-heure, à la Reuchenette, autre village qui en est distant de plus d'une lieue, on chemine constamment à côté de la Suze, dans une longue vallée solitaire, qui n'est animée que par le mouvement de ses ondes, qui ne retentit que du bruit de ses chûtes. Les bains de la Reuchenette offrent cependant un spectacle intéressant par eux-mêmes. Ce sont des bâtimens délabrés, au milieu d'un paysage tout en ruines; ce sont d'énormes rocs confusément épars dans la plaine, ou qui semblent y rouler encore, et d'autres à demi détachés de la crête des monts, qui paraissent toujours près de fondre sur la vallée; et parmi ces décombres pour ainsi dire mobiles, sur ce théâtre d'une destruction agissante, des forges en pleine activité, des ateliers où de nombreux ouvriers travaillent le fer sous mille formes variées, offrent, d'un côté, la nature avec toutes ses menaces, de l'autre, l'industrie avec toutes ses ressources. La Suze, comme pour se délasser en ce lieu de ses sauts et de ses détours, s'y déploye dans un large bassin, où elle forme une petite île; et bientôt, avec des forces accrues par ce repos même, on la voit s'élancer à travers de nouveaux précipices et se perdre enfin dans les abymes qu'elle va se creuser.

L'aspérité des lieux qu'on parcourt, dans cette descente du Jura, ne s'adoucit rarement que pour faire place à un paysage de plus en plus sévère; et c'est lorsqu'arrivé à la dernière pente du Jura, comme au dernier degré de cette sauvage uniformité, l'âme s'en trouve le plus péniblement affectée, que la nature vous procure une de ces surprises qui, dans un pays tout peuplé de ses prestiges, pourrait s'appeler le premier de ses artifices. Vous découvrez tout d'un coup un horizon immense, que remplissent, dans le fond, de vastes plaines, arrosées par l'Aar, l'Emme et la Thyèle; à vos pieds, le joli lac de Bienne, semblable à une glace polie réfléchissant et l'île qu'il renferme et les montagnes qui le bordent; et plus loin, des entassemens de collines sans nombre, qui vont s'élevant peu à peu et comme par des degrés réguliers, jusqu'aux Alpes, dont le magnifique amphithéâtre tout éblouissant de blancheur décrit, des bords du lac de Lucerne à ceux du lac de Genève, une courbe demi circulaire de plus de soixante lieues de tour. Représentez-vous, au sortir de ces gorges étroites et sombres où nous cheminions depuis trois jours, l'étendue, la richesse,

la variété de ce spectacle, qui se déploie d'un seul coup-d'œil, et comme au lever d'un rideau; ajoutez à ce tableau des couleurs qu'aucun pinceau ne peut rendre, et des détails qu'aucune langue ne peut reproduire ; mais n'espérez pas que Villeneuve et moi nous essayons de vous en donner une idée. Ici, le crayon échappe des mains, la parole même expire sur les lèvres, et là où la nature a dessiné à si grands traits, il ne reste plus à l'homme qu'à admirer son ouvrage, de peur de le profaner, en y touchant.

Vous croirez sans peine, mon cher ami, qu'on ne se prive pas facilement d'une pareille contemplation. Mais nos sensations mêmes sont presque aussi bornées que nos ressources. L'œil se fatigue, si la main est impuissante ; peu à peu les objets se troublent, se confondent; et pour emporter une image nette et fidèle, il faut quitter le tableau, avant que la lassitude et la satiété en aient terni les couleurs. On descend donc, lentement encore et à regret, à travers des rochers naturellement distribués en terrasses ; et l'on touche enfin le sol de la plaine, au petit village de Bougean. Là, sort d'une gorge impénétrable, la Suze, impatiente de porter au lac de Bienne le tribut de ses ondes, si long-tems rompues ou retardées dans leur course. Là aussi, la main de l'homme, saisissant comme au passage cette nymphe indocile, la rend tributaire à son tour ; ses eaux, habituées à soulever les rochers, font mouvoir ici une multitude de roues, de marteaux et de tenailles ; on dirait qu'elle s'étonne elle-même de ce fracas inaccoutumé, qu'elle s'indigne de ces entraves nouvelles ; mais sa résistance même l'épuise ; et ses derniers flots vont mourir, avec ses derniers efforts, par deux bras différens, dans le lac et dans la Thyèle.

Nous voici maintenant à Bienne, charmante petite ville, qu'habita longtems une liberté sage et paisible. Mais ce n'est ni la situation agréable de cette ville, ni l'intérêt de son histoire, qui attirent les étrangers à Bienne; on n'y vient que pour visiter le lac, dont elle est voisine et auquel elle a donné son nom ; et dans ce lac même, la plupart des voyageurs ne voient et ne cherchent que les deux îles qu'il renferme, et surtout la plus grande, habitée par J. J. Rousseau en 1765. En arrivant à Bienne, nous avons fait comme tout le monde, nous avons couru à cette île si vantée, que je revoyais, moi, pour la seconde fois; et tandis que Villeneuve s'occupait à dessiner du rivage la maison du fermier, qui fut jadis l'habitation du philosophe, j'errais seul à mon aise dans les allées solitaires, où je tachais de retrouver sa trace, en rappelant son souvenir. Rien, il est vrai, ne parle ici de sa présence, si ce n'est son nom qu'on croit lire sur tous les arbres, et qu'on entend sortir de toutes les bouches ; la maison qu'il occupa, et sa chambre, qui est restée dans le même état, sont les seuls monumens qu'on y trouve de son séjour. Mais que ce sol nud, qui n'est orné que d'herbe et de feuillage ; et que cette chambre, dont les murs, à défaut de son image, n'offrent que son nom mille fois répété, font bien éclater, dans cette nudité



TIRERIE DE FER A BAUJAN

(Ancien Evêché de Bâle, Canton de Berne)

même, toute la puissance de son génie! L'homme qui attire ici, de toutes les parties de l'Europe, tant d'autres hommes empressés à lui rendre hommage, n'y laissa ni sujets, ni monumens pour faire respecter sa cendre et pour honorer sa mémoire. Il y vécut pauvre et solitaire; il y arriva proscrit; il en partit de même; et cependant aujourd'hui, qu'il a cessé depuis tant d'années d'exister et de souffrir, on ne voit plus, dans son humble retraite, que des amis de sa gloire qui viennent s'y pénétrer des souvenirs et des inspirations de sa présence. Et quand les mausolées des rois, tout resplendissans du luxe des arts, n'ont plus auprès d'eux que la garde qui veille à l'entrée de leurs caveaux funèbres, l'île de Saint-Pierre, décorée du seul nom de Rousseau, suffit à peine aux flots d'admirateurs avides d'y contempler la poussière où furent imprimés ses pas!

Je termine ici, mon cher ami, le récit de mes courses dans l'évêché de Bâle. J'ai revu la Suisse que j'aime, et en la revoyant, mille doux souvenirs sont rentrés en foule dans mon âme; j'ai salué l'asile du génie et du malheur, et j'ai prononcé le nom de Rousseau, *par où pouvais-je mieux finir?*